

Zeitschrift: Bulletin d'information : études et documents / Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Herausgeber: Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Band: - (1982-1983)

Heft: -: Salle Rousseau : Bibliothèque publique de Neuchâtel

Artikel: Jean Jacques Rousseau dans la principauté de Neuchâtel : catalogue de la Salle Rousseau à la Bibliothèque publique de Neuchâtel

Autor: Eigeldinger, Frédéric S.

Kapitel: Section I-XX

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SECTION I

Les années d'apprentissage

28 juin 1712	Naissance de Rousseau à Genève. Il est élevé par sa tante Suzon.
1722 - 1724	Séjour à Bossey, chez le pasteur Lambercier.
1724 - 1728	Apprentissage de graveur à Genève.
1728 - 1729	J.J. s'enfuit de Genève ; il est recueilli à Annecy par M ^{me} de Warens. Séjour à Turin où il abjure le protestantisme.
1730 - 1731	Après un voyage à Fribourg, J.J. enseigne la musique à Lausanne, puis à Neuchâtel (visite aux Montagnons des hautes vallées). Voyage à Paris.
1731 - 1738	Retour chez M ^{me} de Warens, à Chambéry d'abord, puis aux Charmettes. Etude de la musique d'après Rameau. Voyage à Montpellier (hiver 1737-38) et liaison avec M ^{me} de Larnage.
1738 - 1739	M ^{me} de Warens ayant pris un amant, J.J. passe deux ans, solitaire et mélancolique, «enfermé dans ses livres».
1740 - 1741	Précepteur des enfants de M. de Mably à Lyon.
1742 - 1743	Rousseau invente un nouveau système de notation musicale qu'il soumet à l'Académie des sciences à Paris. <i>Dissertation sur la musique moderne</i> .
1743 - 1744	Séjour à Venise où J.J. est secrétaire à l'ambassade de France.
1745 - 1746	Rencontre à Paris de Thérèse Levasseur. Abandon de son premier enfant. Secrétaire de M ^{me} Dupin à Paris et à Chenonceaux.
1749	Rédige à la demande de d'Alembert des articles de musique pour l' <i>Encyclopédie</i> .
Octobre 1749	Allant rendre visite à Diderot emprisonné à Vincennes, Rousseau lit dans le <i>Mercure de France</i> la question proposée par l'Académie de Dijon : «Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.» Il a l'illumination de son système de pensée.

1. Presbytère de Bossey. Gravure s.n.a., Imprimerie Chardon, Paris, Tr.c. 96 x 126. Coll. Perrier.

J.J. séjourna deux ans (oct. 1722 - fin 1724) à Bossey, village situé au pied du Salève ; il y fut pensionnaire du pasteur J.J. Lambercier (1676-1738).

La campagne était pour moi si nouvelle que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif, qu'il n'a jamais pu s'éteindre. [...] Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. (*Les Confessions*, I.)

2. [Madame de Warens.] Eau-forte s.n.a. Pl. de c. 170 x 128. Coll. Perrier.

Françoise Louise de La Tour, baronne de Warens (1699-1762), née à Vevey, s'établit à Annecy après avoir quitté son mari. Ayant abjuré le protestantisme, elle accueillait chez elle les nouveaux convertis. C'est ainsi que la « meilleure des femmes et des mères » reçut J.J. en mars 1728, alors qu'il venait de quitter Genève.

Maman pouvait devenir vieille et laide sans que je l'aimasse moins tendrement. [...] Je sais bien que je lui devais de la reconnaissance ; mais en vérité je n'y songeais pas. Quoi qu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimais ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimais parce que j'étais né pour l'aimer. (*Les Confessions*, IV.)

3. Virelai [sur la prise de quatre rats]. A Madame La Baronne De Warens. O.a.s. [1738 ?]. BVN, MsR n.a. 16, f.3.

4. Lettre de Rousseau à son père. Chambéry 28^e Février 1738. O.a.s. BVN, MsR n.a. 16, f.4.

Ces lignes datent du retour de J.J. à Chambéry après son voyage à Montpellier (sept. 1737-févr. 1738) :

Il est inutile de vous rien dire ici sur l'état de ma santé, qui va toujours traînant, et achevant de se détruire de plus en plus.

Le père de J.J., Isaac Rousseau (1672-1747), appartenait à une famille originaire de Monthéry réfugiée à Genève pour cause de religion et reçue bourgeoise en 1555. Fils et petit-fils d'horlogers, Isaac, quoique habile artisan, était peu assidu au travail et très jaloux de sa liberté et de son indépendance. La mère de J.J., Suzanne Bernard (1673-1712), mourut des suites de ses couches huit jours après la naissance de son second fils.

Je suis né à Genève en 1712 d'Isaac Rousseau Citoyen et de Suzanne Bernard Citoyenne. [...] Je naquis infirme et malade ; je coûtais la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs. (*Les Confessions*, I.)

5. Habitation de J.-J. Rousseau, aux Charmettes, près Chambéry. J. Werner del. ; J. Perrin lith. Tr.c. 125 x 193. Coll. Perrier.

Madame de Warens élit domicile aux Charmettes « à la porte de Chambéry » durant l'été 1735.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. [...] Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux ; je voyais Maman et j'étais heureux. (*Les Confessions*, VI.)

6. RAMEAU, Jean Philippe.

Traité de l'harmonie Reduite à ses Principes naturels ; divisé en quatre livres / Par Monsieur Rameau, Organiste de la Cathedrale de Clermont en Auvergne. - A Paris : De l'imprimerie de Jean-Baptiste-Christophe Ballard, Seul Imprimeur du Roy pour la Musique, 1722. - 4°. BVN 30.10.04.

Les Opéras de Rameau commençaient à faire du bruit et relevèrent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissait à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son traité de l'harmonie, et je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. [...] J'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie ; mais il était si long, si diffus, si mal arrangé que je sentis qu'il me fallait un temps considérable pour l'étudier et le débrouiller. (*Les Confessions*, V.)

7. Les Muses Galantes. Ballet. C.a. du Livret. BVN, MsR 7, 18 ff.

Premier «ballet héroïque» de Rousseau, composé entre 1743 et 1745, *Les Muses galantes* furent représentées partiellement chez M. de La Poplinière à Paris, puis devant le duc de Richelieu. Par la suite, Rousseau jugea cette œuvre médiocre tant sur le plan du texte que de la musique.

Rameau commença dès l'ouverture à faire entendre par ses éloges outrés qu'elle ne pouvait être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience ; mais à un air de haute-contre dont le chant était mâle et sonore et l'accompagnement très brillant, il ne put plus se contenir. Il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venait d'entendre était d'un homme consommé dans l'art et le reste d'un ignorant qui ne savait pas même la musique. [...] Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. (*Les Confessions*, VII.)

8. Lettre de Rousseau à M^{me} de Warens. A Paris le 12^e Mars 1750. O.a. BVN, MsR n.a. 1, f.67.

Ma position est singulière ; je ne fais rien du tout et cependant tout mon temps est aliéné parce qu'il faut que je fasse incessamment compagnie à des gens qui n'ont rien à faire.

Ces lignes sont juste postérieures à la rédaction du 1^{er} *Discours*.

SECTION II: La gloire

- 1750 Rousseau obtient le premier prix de l'Académie de Dijon pour son *Discours sur les sciences et les arts*. Il fréquente à Paris les salons de M^{me} Dupin et de M^{me} d'Epinay où il fait la connaissance des philosophes.
- 1752 *Le Devin du Village* est représenté devant le roi à Fontainebleau.
- 1753 *Lettre sur la musique française*.
- 1754 - 1755 *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, dédié à la République de Genève. Lors d'un voyage à Genève, J.J. est réintégré à son Eglise.
- Avril 1756 Installation à l'Ermitage (Montmorency).
- Août 1756 Lettre à Voltaire à propos du *Poème sur le désastre de Lisbonne*.
- 1756 - 1757 Passion pour M^{me} d'Houdetot. Rupture avec Diderot et M^{me} d'Epinay.
- Décembre 1757 Installation au Mont-Louis (Montmorency).

9. [ROUSSEAU, Jean Jacques.]

Discours qui a remporté le prix a l'Academie de Dijon. En l'année 1750. Sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les moeurs / Par un Citoyen de Genève. - A Geneve : Chez Barillot & fils, [1750]. - 8^o. Coll. Perrier. Connu sous le titre : Discours sur les sciences et les arts. - Epigraphe : Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid.

Le prix fut adjugé à Rousseau le 10 juillet 1750.

Les hommes sont pervers ; ils seraient pires encore, s'ils avaient eu le malheur de naître savants.

10. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Lettre sur la musique françoise / Par J.J. Rousseau. - [S.1.] : [s.n.], 1753. - 8^o. BVN 1RD 268.

Après les jugements sévères de Rameau sur *Les Muses galantes*, Rousseau s'en prit dans plusieurs textes au génie et aux œuvres du compositeur français. Mais c'est sa *Lettre sur la musique française* qui fit véritablement éclater la querelle. Dès août 1752, les Bouffons italiens représentent à Paris divers opéras italiens, dont la *Serva padrona* de Pergolèse. Rousseau, après son séjour à Venise, prend parti nettement pour la musique italienne

contre l'opéra français de Lully ou de Rameau. Ce dernier répliquera aux critiques dans ses *Observations sur notre instinct pour la musique* et les *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie* (1755).

11. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes / Par Jean Jacques Rousseau, Citoyen de Genève. – A Amsterdam: Chez Marc Michel Rey, 1755. – 8°. Coll. Perrier.
Le frontispice manque.

Rédigé entre décembre 1753 et juin 1754, ce *Discours* fut d'abord confié au libraire parisien Pissot; mais J.J. lui reprit le manuscrit pour le faire imprimer sans privilège à Amsterdam par Marc Michel Rey dont il avait fait la connaissance à Genève au cours de l'été 1754.

Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même, et l'estime publique eut un prix. Celui qui chantait ou dansait le mieux; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, et ce fut là le premier pas vers l'inégalité, et vers le vice en même temps: de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité et le mépris, de l'autre la honte et l'envie; et la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur et à l'innocence. (Deuxième partie.)

12. Lettre de Voltaire à Rousseau. Aux Délices près de Genève [30 août 1755]. De la main d'un secrétaire; l'indication du lieu et le dernier alinéa sont de la main de Voltaire. BVN, MsR 296, ff. 155-156.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes.

Les critiques que Voltaire adresse par la suite à Rousseau prouvent qu'il n'a pas lu l'ouvrage – du moins à cette date – et qu'il s'intéresse plus au rôle de la littérature et des arts qu'au problème soulevé par J.J.! Voltaire lira le 2^e *Discours* après 1758 et alors ses foudres s'abattront sur Rousseau (juin 1760).

13. Lettre de Rousseau à Voltaire. A Paris le 10 7bre 1755. C.a. de l'original qui porte la date du 7 sept. BVN, MsR 89, p. 43-46.

En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. [...]

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir.

14. [Rousseau en conversation avec Voltaire.] Ivoire ajouré non signé, présentant des similitudes frappantes avec celui du Musée d'art de Besançon dû à Joseph Rosset père (1706-1786) de Saint-Claude (Jura). 59 x 54. BVN, don de M^{me} H. Seyrig.

15. Lettre de Rousseau à Voltaire [Lettre sur la Providence]. Le 18 Aoust 1756. C.a. devenue brouillon. BVN, MsR 285, ff. 78-92.

Troublé par les milliers de victimes à la suite du tremblement de terre de Lisbonne (1755), Voltaire en vient à mettre en doute la Providence et l'idée que « tout est bien »; il publie en mai 1756 ses *Poèmes sur le Désastre de Lisbonne, et sur la Loi naturelle* et en envoie un exemplaire à J.J. qui se sent obligé de répondre aux objections :

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie, et alors la question n'est point, pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. [...] Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et trouver toujours que tout était mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même et de lui prouver que tout était bien. Voltaire en paraissant toujours croire en Dieu n'a réellement jamais cru qu'au Diable, puisque son Dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui selon lui ne prend de plaisir qu'à nuire. (*Les Confessions*, IX.)

16. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Lettre de J.J. Rousseau Citoyen de Geneve, A Monsieur de Voltaire, Concernant le Poeme sur le Desastre de Lisbonne, par M. de Voltaire, Lequel Poeme est inséré ici. – [S.1.]: [s.n.], 1764. – 12°. BVN 1RD 213. Contient : Poeme sur le desastre de Lisbonne, ou examen de cet axiome, Tout est bien / Par M. de Voltaire.

Cette lettre fut imprimée longtemps après son expédition et sans l'aveu de Rousseau :

Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avait promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu. (*Les Confessions*, IX.)

17. Lettre de Diderot à Rousseau. [Vers le 23 octobre 1757.] O.a. BVN, MsR 293, ff. 46-47.

Malade (ou enceinte des œuvres de Grimm), M^{me} D'Epinay décida d'aller consulter à Genève le célèbre docteur Tronchin; elle invita J.J. à l'y accompagner. Mais Rousseau refusa tout net d'être le «chaperon»! D'où la présente lettre de Diderot – transcrise dans *Les Confessions* – qui enjoint à Rousseau de faire le voyage avec M^{me} d'Epinay.

Le tremblement de colère, l'éblouissement qui me gagnaient en lisant ce billet, et qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas d'y remarquer l'adresse avec laquelle Diderot y affectait un ton plus doux, plus caressant, plus honnête que dans toutes ses autres lettres, dans lesquelles il me traitait tout au plus de mon cher sans daigner m'y donner le nom d'ami. (*Les Confessions*, IX.)

18. M^{me} d'Epinay et J.J. Rousseau. H. Baron pinx. et lith. Pl. de c. 220 x 165. Coll. Perrier.

[M^{me} d'Epinay offre à J.J. de s'établir à l'Ermitage:] Mon ours, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi; c'est l'amitié qui vous l'offre; [...] Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie [...]. (*Les Confessions*, VIII.)



14. Rousseau (à gauche) en conversation avec Voltaire. Ivoire ajouré.

19. ROUSSEAU, Jean Jacques.

J.J. Rousseau Citoyen de Genève, a Mr. d'Alembert, De l'Académie Françoise, ..., Sur son Article Genève Dans le VIIme. Volume de l'Encyclopédie, et particulierement, Sur le projet d'établir un Théâtre de comédie en cette Ville. – A Amsterdam: Chez Marc Michel Rey, 1758. – 8°. Coll. Perrier.

Connu sous le titre : Lettre à d'Alembert sur les spectacles.

Dès son premier *Discours*, J.J. refusa de croire que les lettres sont le meilleur moyen d'améliorer les hommes corrompus. A la lecture de l'article «Genève» que d'Alembert avait publié dans l'*Encyclopédie* et dans lequel il plaiddait pour l'établissement d'un théâtre à Genève, Rousseau éprouve le besoin de montrer que les œuvres littéraires sont à côté de la nature :

Plus j'y réfléchis, et plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne.

20. M. Rousseau, citoyen de Genève. Pastel de Maurice Quentin de la Tour exposé au Salon de 1753. 450 x 360. Photographie de l'original du Musée Rousseau, Môtiers (Photographie J.-M. Breguet).

M. de la Tour est le seul qui m'ait peint ressemblant, et je ne puis comprendre pourquoi vous voulez transmettre à un autre la commission que vous lui avez donnée. Quoi qu'il en soit je préférerai toujours la moindre esquisse de sa main aux plus parfaits chefs-d'œuvre d'un autre, parce que je fais encore plus de cas de sa probité que de son talent. (A M. M. Rey, 26 juillet 1770.)

SECTION III: Les grandes œuvres

- 1758 *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (avec l'évocation de la vie simple des Montagnons neuchâtelois).
- 1759 - 1760 Rousseau fait la connaissance du prince de Conti et celle du maréchal de Luxembourg chez qui il s'installe provisoirement (Petit Château). Rédaction de *La Nouvelle Héloïse* et du *Contrat social*.
- Janvier 1761 Mise en vente de *La Nouvelle Héloïse*.
- Avril 1762 Publication à Amsterdam du *Contrat social*, interdit en France.

21. Maison de J.J. Rousseau à Montmorenci [L'Ermitage]. A. Girod [del.] 1820 ; G. Engelmann lith. Tr.c. 177 x 257. Coll. Perrier.

J.J. séjourna à l'Ermitage du 9 avril 1756 au 15 décembre 1757.

Je trouvais délicieux d'être l'hôte de mon amie [M^{me} d'Epinay] dans une maison de mon choix qu'elle avait bâtie exprès pour moi.

[...] Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes. (*Les Confessions*, IX.)

22. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Lettres de deux amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes / recueillies et publiées par J.J. Rousseau. – A Amsterdam: Chez Marc Michel Rey, 1761. – 6 vol.; 12^o.

Faux-titre : Julie, ou La Nouvelle Héloïse. BVN 1R 6168.

Dans le monde il n'y eut qu'un avis, et les femmes surtout s'enivrèrent et du Livre et de l'auteur [...]. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe quoique les Français hommes et femmes n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente son moindre succès fut en Suisse et son plus grand à Paris. [...]. Tout le monde était persuadé qu'on ne pouvait exprimer si vivement des sentiments qu'on n'aurait point éprouvés, ni peindre ainsi les transports de l'amour que d'après son propre cœur. En cela l'on avait raison et il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases; mais on se trompait en pensant qu'il avait fallu des objets réels pour les produire; on était loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse et Mad^e d'Houdetot, les amours que j'ai sentis et décrits n'auraient été qu'avec des Sylphides. (*Les Confessions*, XI.)

23. GRAVELOT, Hubert.

Recueil d'estampes pour *La Nouvelle Héloïse*, avec *Les Sujets des mêmes Estampes*, tels qu'ils ont été donnés par l'Editeur / [H. Gravelot inv.]; [N. Le Mire... et al. sculps.]. – A Paris: Chez Duchesne, Libraire, 1761. – 12^o. BVN 1RD 186.

Les Sujets ...: textes explicatifs de Rousseau.

L'éditeur..., c'est-à-dire Rousseau lui-même qui avait songé depuis longtemps à illustrer son roman. Coindet, Genevois admirateur de J.J., se

chargea de la réalisation du projet et confia le travail à H. Gravelot. Rousseau suivit de près l'artiste en lui proposant un texte directeur sur les sujets à traiter. Mais plus le travail avançait, plus l'auteur se montrait critique. Le recueil, qui comprend douze planches, parut en mars 1761 chez Duchesne à Paris, puis chez Rey à Amsterdam.

24. Lettre de M^{me} d'Houdetot à Rousseau. Ce Jeudi 18 [décembre 1760]. O.a. BVN, MsR 314, ff. 110-111.

Rousseau éprouva un réel amour pour la belle-soeur de M^{me} d'Epinay, Elisabeth Sophie d'Houdetot (1730-1813). Mais cette passion ne fut jamais partagée, car « Sophie » avait déjà un amant qu'elle chérissait. Alors qu'il écrivait *La Nouvelle Héloïse*, J.J. reçut un jour la visite de M^{me} d'Houdetot :

Elle vint, je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle; je vis ma Julie en Mad^e d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mad^e d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur. (*Les Confessions*, IX.)

Ce billet est le dernier connu de M^{me} d'Houdetot à J.J. Elle « accepte avec reconnaissance et sensibilité l'exemplaire de la Julie que Monsieur Rousseau a bien voulu lui destiner » et le remercie d'accepter de lui faire une copie manuscrite de l'ouvrage.

25. Lettre de Jean Le Rond d'Alembert à Rousseau. A Paris 10 fevrier [1761]. O.a.s. BVN, MsR 292, ff. 5-6.

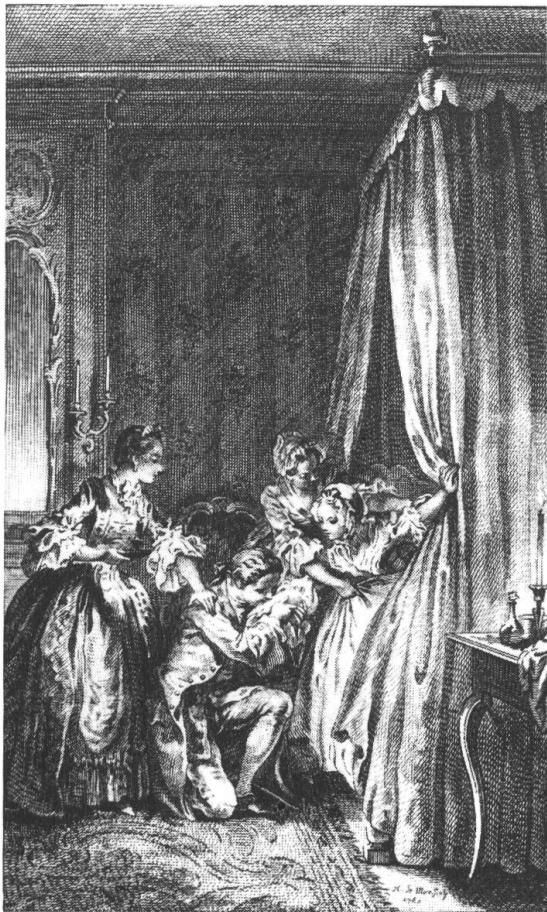
J'ai lu, Monsieur, ou plutôt dévoré le nouveau livre [*La Nouvelle Héloïse*] que vous avez bien voulu m'envoyer [...]. Cette éloquence du cœur, cette chaleur, cette vie, qui fait le caractère de vos ouvrages, brille surtout dans celui-ci, qui doit, ce me semble, mettre le sceau à votre réputation. Il est vrai que ce suc n'est pas fait pour tous les estomacs, et vous avez dû vous attendre à trouver des censeurs dans un pays où l'on parle tant de sentiment et de passion et où on les connaît si peu.

26. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Du contract social ; ou, Principes du droit politique / Par J.J. Rousseau, Citoyen de Geneve. – A Amsterdam : Chez Marc Michel Rey, 1762. – 8°. BVN 1R 6364.

En chantier depuis quelques années, le *Contrat social* fut mis au net en août 1761 et parut à Amsterdam un mois avant l'*Emile* (avril-mai 1762). Son entrée en France fut aussitôt interdite.

Avant Rousseau, les théoriciens de la politique cherchaient plus à justifier les faits sociaux qu'à imaginer ce qui pourrait être. Or J.J. affirme que la politique doit être d'abord une morale. Au lieu de dire « tel est l'homme », il veut dire comment l'homme, corrompu par la civilisation, devrait être pour ne pas vivre « dans les fers » de la société qui lui apprend à paraître ce qu'il n'est pas. C'est sur la base d'un « contrat » qui engage chacun que devrait se fonder la Cité, la société juste, le corps politique, contrat qui suppose l'aliénation des élans individuels au bien collectif. Si l'homme perd une liberté illimitée mais chimérique, il gagne une liberté réglée par la « volonté générale ».



L'inoculation de l'amour.
H. Gravelot inv. ;
N. Le Mire Sc. 1760.



Les monumens des anciennes amours.
H. Gravelot del. ;
P. Choffard Sculp. 1761.

23. Recueil d'estampes pour *La Nouvelle Héloïse*, 1761.

SECTION IV: Emile ou de l'éducation

- Mai 1762 Mise en vente de l'*Emile*.
Juin L'*Emile* est dénoncé à la Sorbonne. Le Parlement de Paris condamne l'ouvrage et Rousseau est décrété de prise de corps. Averti par le prince de Conti, il a juste le temps de quitter Montmorency (9 juin).

27. ROUSSEAU, Jean Jacques,
Emile, ou De l'éducation / Par J.J. Rousseau, Citoyen de Genève. – A La Haye: Chez Jean Néaulme, Libraire, 1762. – 4 vol. ; 8°. Coll. Perrier.

C'est peut-être l'obsession d'une faute – celle d'avoir abandonné ses enfants, qui incita Rousseau à écrire ce traité de l'éducation. Mais c'est aussi dans l'optique du *Contrat social* qu'il voulut imaginer un homme éduqué selon les principes naturels et qui fût bon citoyen : « L'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. »

Le quatrième livre contenant la « Profession de foi du vicaire savoyard » fera l'objet d'analyses et de querelles théologiques qui condamneront Rousseau à l'exil. Prêchant une religion naturelle contre la religion révélée, J.J. s'en tient à l'adoration de l'Etre suprême, dont la conscience prescrit à l'homme sa morale :

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons en nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres, et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.

28. Emile et Sophie, ou les Solitaires. C.a. et brouillon, 34 p. BVN, MsR 36.

Emile et Sophie est un roman inachevé qui se présente comme une suite à l'*Emile*. Emile et Sophie ont grandi selon un plan pédagogique qui les a mis à l'abri de toute épreuve. Aussi Rousseau veut-il vérifier par l'expérience la conduite de ses jeunes disciples devant les contrariétés de l'existence – et quelles contrariétés ! – et leur apprendre à assumer ce qu'on appelle la fatalité.

29. Arrest de la Cour de Parlement, Qui condamne un Imprimé ayant pour Titre, Emile, ou de l'Education, par J.J. Rousseau, ... à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Justice: Extrait des Registres du Parlement. Du 9 juin 1762. – A Paris: chez P.G. Simon, Imprimeur du Parlement, 1762. – 8°. BVN 1R 6035b.

Cet ouvrage ne paraît composé que dans la vue de ramener tout à la religion naturelle, et [...] l'auteur s'occupe dans le plan d'éducation qu'il prétend donner à son élève, à développer ce système criminel. [...]

Conséquemment à ce système, de n'admettre que la religion naturelle, quelle qu'elle soit chez les différents peuples, il ose essayer de détruire la vérité de l'Ecriture sainte et des prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les livres saints, l'inaffabilité de la révélation, l'autorité de l'Eglise [...]. La Cour ordonne que ledit livre imprimé, sera lacéré et brûlé en la cour du palais [...], que le nommé J.J. Rousseau [...] sera pris et appréhendé au corps, et amené ès prisons de la Conciergerie du Palais.

SECTION V: Exil en Suisse

14 juin 1762	Rousseau s'établit à Yverdon chez Daniel Roguin. Cinq jours plus tard <i>l'Emile</i> et le <i>Contrat social</i> sont brûlés à Genève où l'auteur est décrété de prise de corps.
10 juillet	L' <i>Emile</i> est interdit sur le territoire bernois: J.J. quitte Yverdon et s'établit à Môtiers dans une maison mise à sa disposition par M ^{me} Boy de La Tour, nièce de Roguin. Il demande l'asile à Frédéric II, roi de Prusse, prince de Neuchâtel.
20 juillet	Arrivée de Thérèse à Môtiers.
24 août	Rousseau déclare sa foi protestante au pasteur de Montmollin.
28 août	Publication à Paris du <i>Mandement</i> de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, condamnant <i>l'Emile</i> .

30. Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté!
Chasselat inv. ; Dupréel Sc. Tr.c. 101 x 67. Coll. Perrier.

En entrant sur le territoire de Berne je fis arrêté; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans mon transport: Ciel! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'est ainsi qu'aveugle et confiant dans mes espérances, je me suis toujours passionné pour ce qui devait faire mon malheur. Mon postillon, surpris, me crut fou; je remontai dans ma chaise et peu d'heures après, j'eus la joie aussi pure que vive de me sentir pressé dans les bras du respectable Roguin. (*Les Confessions*, XI.)

31. Daniel Roguin. Portrait miniature signé [N.A.] Courtois (1734-1801). 37 x 30. Lausanne, Collection de Roguin (Photographie J.-P. Baillod).

Daniel Roguin (1691-1771) est le «doyen» des amis de J.J. – ils se sont rencontrés à Paris en 1742. Après une carrière militaire et bancaire à Paris, Roguin prit sa retraite à Yverdon où il appelait Rousseau à venir s'installer. Cette amitié fut durable et sans l'ombre d'un nuage!

32. Lettre de Daniel Roguin à Rousseau. Yverdon le 10. juillet 1762. O.a. BVN, MsR 321, ff. 8-9.

J'espère Mon bien cher ami que vous serez bien arrivé avec mon neveu en bonne santé au lieu de votre habitation [Môtiers]. J'espère qu'elle vous plaira mieux que le séjour d'Yverdon, étant plus à l'écart et à portée des bois, je souhaite que vous y viviez heureux, content et tranquille jusqu'à la fin de vos jours.

33. George Keith, maréchal d'Ecosse, Gouverneur de Neuchâtel de 1754 à 1768. F. Landry (1842-1927) lith. [lithographie coloriée d'après le portrait à l'huile du Musée d'art et d'histoire, Neuchâtel]. Tr.c. 165 x 121. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

George Keith («Milord Maréchal», 1686-1778) fut l'un des fervents amis et défenseurs de Rousseau. Appartenant à une famille qui avait embrassé



33. George Keith («Milord Maréchal»), gouverneur de Neuchâtel. Lithographie de F. Landry.

en Ecosse la cause des Stuart, il dut s'expatrier. Après une brillante carrière militaire, il devint ambassadeur de Frédéric II à Versailles (1751-1754), puis fut nommé gouverneur de la Principauté de Neuchâtel où il résida de 1754 à 1763. Anticlérical et libre penseur, il eut des démêlés avec la Vénérable Classe des pasteurs neuchâtelois, en particulier lors de l'affaire de l'éternité des peines. Ces «tracasseries sacerdotales» l'engagèrent à quitter la Principauté. Mais il demeura un fidèle de J.J. au-delà de sa retraite.

O bon Milord! ô mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous! Ah! les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! (*Les Confessions*, XII.)

34. Lettre de Rousseau à George Keith. [10 ou 11 juillet 1762.] Premier état signé. BVN, MsR 284, f. 3.

Vitam impendere vero.
Mylord.

Un pauvre auteur proscrit de France, de sa patrie, du canton de Berne, pour avoir dit ce qu'il pensait être utile et bon, vient chercher un asile dans les Etats du roi. Milord, ne me l'accordez pas si je suis coupable, car je ne demande point grâce et ne crois point en avoir besoin: mais si je ne suis qu'opprimé, il est digne de vous et de Sa Majesté de ne pas me refuser le feu et l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre.

35. Trois Hommes célèbres du XVIII^e siècle. – Balance de Frédéric. – M.F.A. de Voltaire. – J.J. Rousseau. A. Girardet scul. Pl. de c. 310 x 193. Coll. Perrier.

Frédéric II (1712-1786), roi de Prusse et prince de Neuchâtel, fut un irréductible adversaire philosophique de J.J. dès la parution du premier *Discours*. Dans ses lettres à Voltaire, il ironise sur la bonté originelle de l'homme au nom du progrès. En 1772, il rédigea même un essai *Sur l'utilité des sciences et des arts dans l'Etat* pour s'opposer – un peu tardivement – aux idées de Rousseau. Néanmoins, en roi philosophe, il accorda magnaniment l'asile à J.J. en 1762.

36. Lettre de George Keith à Rousseau. Ce 29 oct: 1762. O.a.s. BVN, MsR 316, ff. 18-19.

Par lettre du 1^{er} septembre 1762 au gouverneur Keith, Frédéric II accordait non seulement l'asile à J.J., mais aussi une somme d'argent destinée à «soulager ce pauvre malheureux» en nature. Le roi ne cachait pas son aversion pour la pensée de Rousseau, mais reconnaissait en lui la *vertu* incarnée : «Je juge que votre sauvage a les mœurs aussi pures que l'esprit inconséquent.» Milord informa aussitôt Rousseau de la décision du souverain, en ne citant évidemment que les passages favorables de la lettre du roi.

37. Lettre de Rousseau à Frédéric II. A Môtiers-Travers le 30 octobre 1762. Premier état lourdement corrigé et signé. L'o.a.s. porte la date du 1^{er} octobre. BVN, MsR 283, ff. 155-156.

Devant les libéralités de Frédéric II, J.J. réagit avec superbe. Après des remerciements polis, il s'exclame :

Vous voulez me donner du pain : n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ?
Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse. [...]
Puissai-je voir Frédéric le juste et le redouté, couvrir enfin ses Etats d'un peuple heureux dont il soit le père, et Jean Jacques Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir de joie aux pieds de son trône.

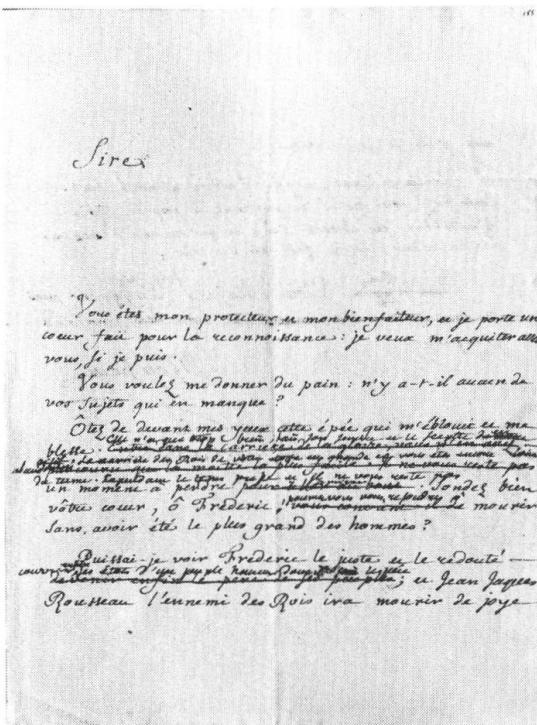
38. Lettres de naturalité neuchâteloise accordées à Rousseau. Original sur parchemin avec le grand sceau royal. BVN, MsR 123.

Avant de renoncer à la bourgeoisie de Genève (mai 1763), Rousseau avait obtenu grâce à Milord Maréchal des lettres de naturalité qui accordaient à lui et «aux siens, nés et à naître en loyal mariage, de pouvoir résider, demeurer et habiter, dans cette souveraineté de Neuchâtel et Valangin» (16 avril 1763).

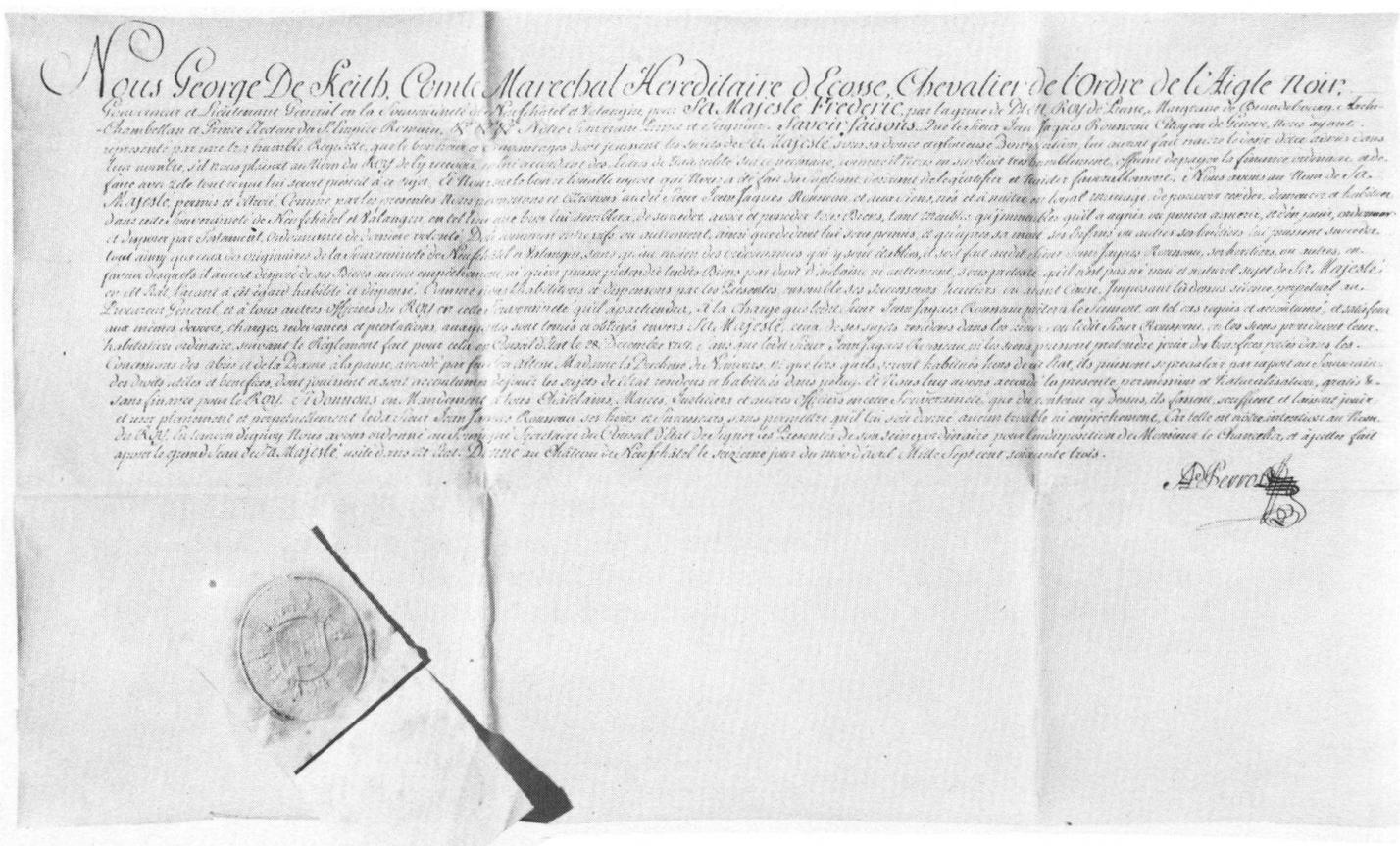
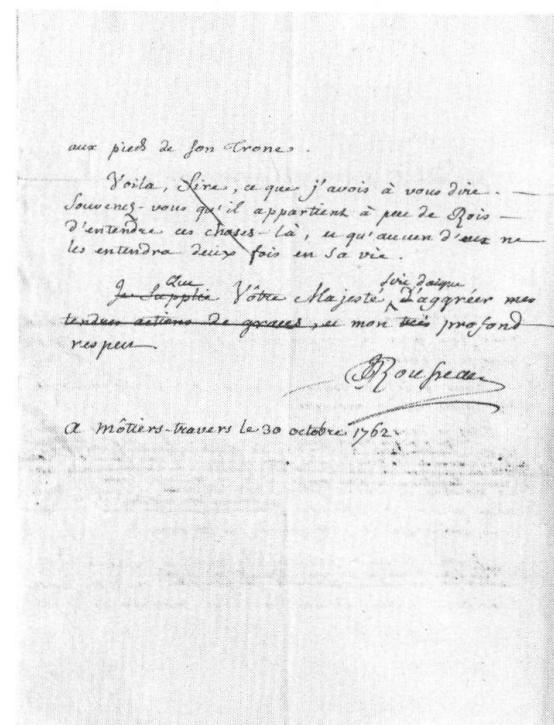
39. Le Lévite d'Ephraïm. C.a. 17 p. BVN, MsR 15.

Oeuvre rédigée pendant le voyage de Paris à Yverdon et terminée à Môtiers.

Je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une douceur de mœurs plus attendrissante [...]. *Le Lévite d'Ephraïm*, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus cher. (*Les Confessions*, XI.)



37. Lettre de Rousseau à Frédéric II – 30.10.1762.



38. Lettres de naturalité neuchâteloise accordées à Rousseau – 16.4.1763.

SECTION VI: Le Val-de-Travers

J.J. séjournait à Môtiers du 10 juillet 1762 au 8 septembre 1765 dans la petite maison (trois chambres, une cuisine et un réduit) louée à M^{me} Boy de La Tour. Bien qu'il souffrait du climat et des gens, il fut séduit par ce pays qui lui rappelait sa jeunesse: «Comme entre les montagnes et les vallées la vue est toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avais sur les hauteurs de Montmorency, mais elle est d'un autre genre; elle ne flatte pas, elle frappe; elle est plus sauvage que riante, l'art n'y étale pas ses beautés, mais la majesté de la nature en impose, et quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon, il ne paraît qu'un colifichet en sortant d'ici.»

40. Maison de J.J. Rousseau à Moutiers-Travers. Le Philosophe est sur un banc, proposant des Gateaux à des Enfans pour prix de la Course. Dessiné par le Barbier; gravé par M. Fessard. Tr.c. 151 x 225. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

La maison que j'occupe [...] est grande et assez commode, elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais temps, et ce qui vaut mieux que tout le reste c'est un asile offert par l'amitié. (Au Maréchal de Luxembourg, 28 janv. 1763.)

41. Vue du village de Moutiers-Travers. Dans le Comté de Neuchâtel. Dessiné par le Barbier; gravé par M. Fessard. Tr. c. 151 x 223. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

42. III^e Vue du village de Moutiers-Travers, avec la maison de J.J. Rousseau, et la Chute du Torrent qui est dans les environs. Peint par Chatelet; gravé par Godefroy. Tr.c. 217 x 333. Môtiers, Musée Rousseau.

Pour présenter à la fois la cascade et la galerie de la maison occupée par Rousseau, l'artiste a fait subir à la maison une rotation de 90°.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une superbe cascade qui du haut de la montagne tombe par l'escarpement d'un rocher dans le Vallon avec un bruit qui se fait entendre au loin, surtout quand les eaux sont grandes. (Au Maréchal de Luxembourg, 28 janv. 1763.)

43. Lettre de M^{me} Boy de La Tour à Rousseau. Yverdon ce 20 juillet 1762. O.a.s. BVN, MsR 304, ff. 16-17.

Julie Anne Marie Boy de La Tour (1715-1780), nièce de Daniel Roguin, avait épousé en 1740 Pierre Boy de La Tour, natif de Môtiers et négociant à Lyon. A la mort de son mari (1758), elle reprit les affaires avec ses fils et se trouva bientôt à la tête d'une banque florissante. Souvent à la belle saison, elle rejoignait sa famille à Yverdon. J.J. put compter en tout temps, et au-delà même de son séjour neuchâtelois, sur l'aide de cette femme généreuse.

Une lettre de vous mon cher et très cher ami, quel plaisir, je la lis et relis très souvent, j'y trouve mille sujets de joie surtout de ce que vous paraissez vous plaire dans cette maison où je vous prie de tout disposer à votre fantaisie.

44. Lettre de Rousseau au Maréchal de Luxembourg. A Motier le 20 Janvier 1763. C.a. BVN, MsR 284, ff.76-85.

Charles François Frédéric de Montmorency, maréchal-duc de Luxembourg (1702-1764) fut un protecteur influent de J.J. (« le seul vrai ami que j'eusse en France »). Après que Rousseau eut dû quitter précipitamment Montmorency, le Maréchal s'inquiéta des conditions de l'exil du Citoyen. Il lui demanda de l'informer sur son nouveau séjour. J.J. s'exécuta en rédigeant deux longues lettres (la seconde est datée du 28 janvier) où il brosse un tableau de la Suisse, un portrait – peu flatteur – des Neuchâtelois, un panorama du Val-de-Travers.

Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manières qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs ; et ces différences, qui font celles de nos jugements, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même en différents temps. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé.

45. Torrent du Val-Travers. Vue à peu de distance de la Maison du Philosophe de Genève, dans le Comté de Neuchâtel. Dessiné par Chatelet ; gravé par Masquelier. Tr. c. 157 x 230. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

46. La chambre que J.J. Rousseau a occupée à Môtiers. Fac-similé du dessin original (XVIII^e s.). BVN, don de M. X. Boy de La Tour, Paris.

On distingue à droite de la fenêtre le pupitre que Rousseau avait fait installer et qui fut tailladé en copeaux par les pèlerins de Môtiers désirant garder un souvenir de J.J.

47. Pygmalion. Scène lyrique. C.a. 10 ff. BVN MsR 27.

Le texte de cette œuvre fut entrepris dès l'arrivée de J.J. à Môtiers. Mais l'œuvre ne sera représentée, sur une musique d'Horace Coignet, qu'en 1770 à Lyon – puis à Paris en 1775. Le mythe de Pygmalion répond à ce désir de Rousseau : « Il m'aurait fallu deux âmes dans le même corps. »

Persuadé que la langue française, destituée de tout accent, n'est nullement propre à la musique et principalement au récitatif, j'ai imaginé un genre de drame, « dans lequel les paroles et la musique, au lieu de marcher ensemble, se font entendre successivement, et où la phrase parlée est en quelque sorte annoncée et préparée par la phrase musicale. La scène de Pygmalion est un exemple de ce genre de composition, qui n'a pas eu d'imitateur ». (*Fragments d'observations sur l'Alceste de Gluck.*)

SECTION VII: Les amies

Outre M^{me} Boy de La Tour qui résidait habituellement à Lyon, Rousseau eut des amies dévouées dans la Principauté. L'une, Marianne Françoise de Luze, parente de Daniel Roguin, rendit tous les services possibles au Citoyen qui, plus d'une fois, fréquenta la société des de Luze au Bied (Colombier). L'autre, Isabelle d'Ivernois, lui apporta des «consolations très douces» par l'agrément de son esprit, au point qu'il l'appelait «ma fille».

48. Madame de Luze. Gouache sur papier sous verre, s.n.a. ; dessus d'une bonbonnière faite à Paris. 82 x 60. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire (Photographie J.-M. Breguet).

Marianne Françoise de Luze, née Warney (1728-1796), avait épousé en 1747 Jean Jacques de Luze, propriétaire de la célèbre fabrique d'indiennes au Bied, près Colombier. Membre de la «Roguinerie», elle offrit aussitôt ses services à Rousseau ; elle l'aida à s'installer dans ses meubles et lui prêta un métier de tapisserie. Plus d'une fois elle accueillit J.J. au Bied et le Citoyen, pour la remercier, composa à son adresse ce sizain (MsR n.a. 9, f. 55) :

Nous habitons une maison
Où les biens pleuvent à foison :
Propos charmants, jeune appas,
Bonbons sucrés, mets délicats.
Et la maîtresse avec un mot
De tout billet fait un bon lot.

49. Philosophe, éloquent, sensible, [...]. [Rousseau en Arménien.] Dessiné à Neufchâtel en 1765 ; gravé par J.B. Michel. Tr.c. 173 x 148. Coll. Perrier.

50. Lettre de Rousseau à M^{me} de Luze. A Môtiers le 13.7bre 1762. O.a.s. BVN, MsR n.a. 9, ff. 48-49.

Souffrant de la vessie et incommodé par les sondes, Rousseau décide de porter une robe d'Arménien :

Ce n'était pas une idée nouvelle. Elle m'était venue diverses fois dans le cours de ma vie, et me revint souvent à Montmorency où le fréquent usage des sondes me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. (*Les Confessions*, XII.)

Il demande donc à M^{me} de Luze de lui fournir des coupons d'indiennes :

Je souhaiterais que le fond ne fût pas blanc et salissant, un petit dessin qui ne fût pas montant, une toile fine et non pas claire, car je l'aimerais encore mieux serrée et grosse, et je préfère aussi la qualité au bon bout.

51. Lettre de M^{me} de Luze à Rousseau. Neufchâtel le 14^e 7bre 1762. O.a.s. BVN, MsR n.a. 9, ff. 50-51.

M^{me} de Luze envoie à J.J. des échantillons pour «robe d'homme» : il choisira une indienne brune, mais recevra un aunage «lilac» ...

Je crois Monsieur que j'ai répondu à vos commissions, assurez-vous que vous m'obligez en me les donnant sans façon et pour que vous ayez moins de scrupule imaginez-vous que je suis une 5^{me} sœur Roguin, quoiqu'adoptée je prétends partager avec elle, si ce n'est vos sentiments ce sera au moins une estime et une considération très distinguées.

52. Bois pour impression d'indiennes. Colombier, Musée des indiennes.
53. Indiennes neuchâteloises. Colombier, Musée des indiennes.
54. Lettre de Rousseau à Isabelle Guyenet. Ce Mercredi matin. [6 février 1765].
« Le petit Papa à sa chère fille. » O.a.s. BVN, MsR n.a. 1, ff. 19-20.

Une affection particulière unit J.J. à Isabelle d'Ivernois (1735-1797), fille du procureur général Guillaume Pierre d'Ivernois et épouse de Frédéric Guyenet (1764). Dans ses *Confessions*, Rousseau déclare : « Elle me doit peut-être sa raison, son mari, sa vie, et son bonheur. ». Elle l'appelait « son papa », il l'appelait « ma fille » ou « mon Isabelle ». Au moment où J.J écrivait cette émouvante lettre, Isabelle allait mettre au monde un enfant ; elle faillit d'ailleurs mourir en couches et Rousseau commença même à rédiger un éloge funèbre...

Que j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 janvier on a brûlé mon livre [*Lettres écrites de la Montagne*] à La Haye ; on doit aujourd'hui le brûler à Genève ; on le brûlera, j'espère, encore ailleurs. Voilà, par le froid qu'il fait, des gens bien brûlants. Que de feux de joie brillent à mon honneur dans l'Europe ! Qu'ont donc fait mes autres écrits pour n'être pas aussi brûlés, et que n'en ai-je à faire brûler encore ? Mais j'ai fini pour ma vie ; il faut savoir mettre des bornes à son orgueil.

55. Lettre d'Isabelle Guyenet à Rousseau. Môtiers le 9^e 7bre 1765. O.a.s. BVN, MsR 304, ff. 107-108.

Après les journées d'émeute, Rousseau a quitté Môtiers le 8 septembre et Isabelle lui exprime sa peine :

Souffrez, mon respectable Papa, que j'essaye de vous peindre une partie des sentiments douloureux dont je suis affectée ; les monstres qui ont osé attenter à vos jours ont voulu sans doute aussi abréger les miens [...]. Oh, digne Rousseau, plaignez celle qui perd presque tout en vous perdant.

56. Fragment de lacet épingle à une enveloppe à l'adresse d'Isabelle d'Ivernois. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

Je m'avisai pour ne pas vivre en sauvage d'apprendre à faire des lacets. [...] Cela me faisait supporter l'inanité du babillage [...]. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose j'en faisais présent à mes jeunes amies à leur mariage à condition qu'elle nourriraient leurs enfants. (*Les Confessions*, XII.)

La première à recevoir un lacet fut Anne Marie d'Ivernois, sœur d'Isabelle, à l'occasion de son mariage avec Louis de Montmollin en septembre 1762. Isabelle fut aussi gratifiée de « cet emblème des liens de douceur et d'amour » dont un tout petit fragment reste attaché à l'enveloppe. M^{me} de Luze demanda en récompense de ses services un même présent, mais J.J. ironisa péremptoirement : « La destination de mes lacets, Madame, a été faite ; je n'y puis plus rien changer. Si vous voulez y avoir droit, ayez la bonté de redevenir fille, et de vous remarier tout de nouveau. » (11 août 1762.)

57. [VATTEL, Emer de.]

Reflexions Sur le Discours de M. J.J. Rousseau.
In : Journal helvétique, août 1755, p. 220-228. BVN PW 9661.

Pourquoi n'allais-je point à Neuchâtel ? C'est un enfantillage qu'il ne faut pas taire. [...] Ils remplirent leur *Mercure* d'inepties et du plus plat cafardage, qui, tout en faisant rire les gens sensés, ne laissait pas d'échauffer le peuple et de l'animer contre moi. [...] J'aurais dû leur rire au nez pour toute réponse, je fus assez bête pour me piquer, et j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, résolution que je tins près de deux ans. (*Les Confessions*, XII.)

Le *Mercure suisse*, publié à Neuchâtel de 1732 à 1782, est la plus importante revue helvétique du XVIII^e siècle avec ses 596 numéros. Entre 1751 et 1778, on y relève plus d'une cinquantaine d'articles sur Rousseau.

SECTION VIII: Les amis : Abram Pury

Durant l'été 1762, Rousseau fit la connaissance d'Abram Pury qui résidait à la belle saison au domaine de Monlési (au-dessus de Boveresse). Compromis dans des querelles théologiques en 1755-1762, Pury trouva donc en J.J. un digne compagnon pour discuter de philosophie.

58. Abram Pury (en lieutenant-colonel du Val-de-Travers). Portrait dû à F.N. König (1765-1832). 630 x 440. Neuchâtel, collection de Pury (Photographie J.-P. Baillod).

Ancien officier au service de Sardaigne, lieutenant-colonel des milices du Val-de-Travers, puis conseiller d'Etat, Abram Pury (1724-1807) passait pour un esprit frondeur, adepte des philosophes. Comme il séjournait l'été au domaine familial de Monlési, il s'empressa d'aller voir Rousseau dès son arrivée à Môtiers. Les relations entre les deux hommes semblent avoir été profondes. D'ailleurs Pury avait un certain talent d'écrivain. Il rédigea de célèbres et apocryphes *Chroniques des chanoines* dans le but de fournir la preuve que les Neuchâtelois faisaient historiquement partie du Corps helvétique. Ses *Lettres d'un bourgeois de Valangin* furent brûlées en raison de leur caractère anti-prussien. Par son tempérament pamphlétaire, il fut amené à dicter à Du Peyrou une série de notes saillantes et malicieuses contre le pasteur de Montmollin (voir section XIII), publiées dans la *Seconde Lettre relative à M. J.J. Rousseau*.

Pury avait épousé en 1750 Julie Le Chambrier (1729-1791). Leur fille, Henriette Dorothée, devint la femme de Du Peyrou (1769).

Il convient enfin de noter que c'est grâce à une recommandation de Rousseau à Milord Maréchal que Pury fut nommé au Conseil d'Etat en 1765.

59. [PURY, Abram.]

Extraits des Chroniques ou Annales écrites autrefois successivement par des chanoines du chapitre de Notre Dame de Neuchâtel ; suivis du, Recueil d'un chanoine anonyme. – Neuchâtel : J.P. Michaud, 1839. BVN Q 7214a.

60. [PURY, Abram.]

Lettre D'un Bourgeois de Vallangin, Communier du ... à Un Communier de ... – [S.l.] : [s.n.], 1767. – 4^o. BVN QD 7969.

61. BEAUMONT, Christophe de (archevêque de Paris).

Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris, portant condamnation d'un Livre qui a pour titre: Emile, ou de l'Education, par J.J. Rousseau, Citoyen de Geneve... – A Paris: Chez C.F. Simon, Imprimeur de la Reine & de Monseigneur l'Archevêque, 1762. – 12^o. BVN 1RD 214¹.

62. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Jean Jaques Rousseau, Citoyen de Genève, A Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris, ... – A Amsterdam : Chez Marc Michel Rey, 1763. – 12°. BVN 1R 6446.

Le *Mandement* de l'archevêque de Paris parut le 28 août 1762 et Rousseau le lut à Môtiers en octobre. Il travailla aussitôt à une réponse, puisque sa *Lettre à Christophe de Beaumont* est datée du 18 novembre. Le manuscrit fut expédié à l'éditeur Rey à Amsterdam le 1^{er} janvier 1763 et le livre parut en mars.

A l'intolérance du catholicisme dogmatique, Rousseau oppose la pureté morale du vicaire savoyard et il confesse sa religion essentielle et naturelle.

63. Lettre de Rousseau à Abram Pury. Ce samedi 26 mars [1763]. O.a.s. BVN, MsR n.a. 4, ff. 2-3.

Rousseau envoie à Pury sa lettre à *Christophe de Beaumont* :

Voilà, Monsieur, une espèce de paraphrase assez plate de ce que nous avons dit beaucoup mieux cet été sur la montagne [à Monlési]. [...] J'aimerais mieux philosopher avec vous et M. Du Peyrou que de me chamailler avec des évêques.

Cette lettre contient la première mention, sous la plume de Rousseau, du nom de celui qui allait devenir un «ami et défenseur», Pierre Alexandre Du Peyrou. C'est précisément à Monlési durant l'été 1762 que J.J. rencontra pour la première fois Du Peyrou.

64. Lettre d'Abraham Pury à Rousseau. Neufchatel 3^e Avril 1763. O.a.s. BVN, MsR 305, ff. 45-46.

Vous satisfaites à diverses objections sur lesquelles j'osai caqueter devant vous, c'est donc une nouvelle somme que vous ajoutez au riche capital dont vous avez fait présent à l'humanité: Christophe de Beaumont et ses prêtres se plaindront sans doute et je m'attends à un déluge de mauvaises répliques.

SECTION IX: Les amis: Pierre Alexandre Du Peyrou

Rousseau trouva en Du Peyrou un ami fidèle au point qu'il le désigna comme le dépositaire de ses manuscrits. Le dévouement de Du Peyrou n'eut point de borne, même après le départ de J.J. de la Principauté.

65. Pierre Alexandre Du Peyrou. Portrait à l'huile s.n.a. 780 x 620. Don de la Fondation Van Sandick, Eindhoven.

Voici un penseur, un homme sage, tel qu'on serait heureux d'avoir un ami. (*Les Confessions*, XII.)

Originaire de Bergerac (Dordogne), né à Paramaribo, Du Peyrou (1729-1794) fut l'héritier d'une grande fortune. Après des études en Hollande, il vint s'établir à Neuchâtel avec sa mère qui avait épousé en secondes noces Philippe Le Chambrier. Franc-maçon, il se consacra à la diffusion des «lumières». C'est par l'intermédiaire d'Abraham Pury qu'il fit la connaissance de Rousseau à qui il voua une profonde amitié; son dévouement ne fut pas toujours payé en retour. Après avoir élaboré un projet d'éditions des œuvres de Rousseau – projet sans lendemain, Du Peyrou devint le dépositaire de nombreux manuscrits de Rousseau. Il fut, avec Moulou, l'éditeur de la «Collection complète des œuvres» (Genève, 1780 etc.). Dans son testament, il exprima le désir que «tous les papiers manuscrits de Jean-Jacques Rousseau [...] soient recueillis et rassemblés en paquets étiquetés et cachetés pour être déposés dans une Bibliothèque bien assurée». C'est ainsi qu'une collection riche de 800 lettres originales de Rousseau, de 2000 lettres à lui adressées et de nombreux manuscrits fut remise le 28 février 1795 à la Bibliothèque de Neuchâtel.

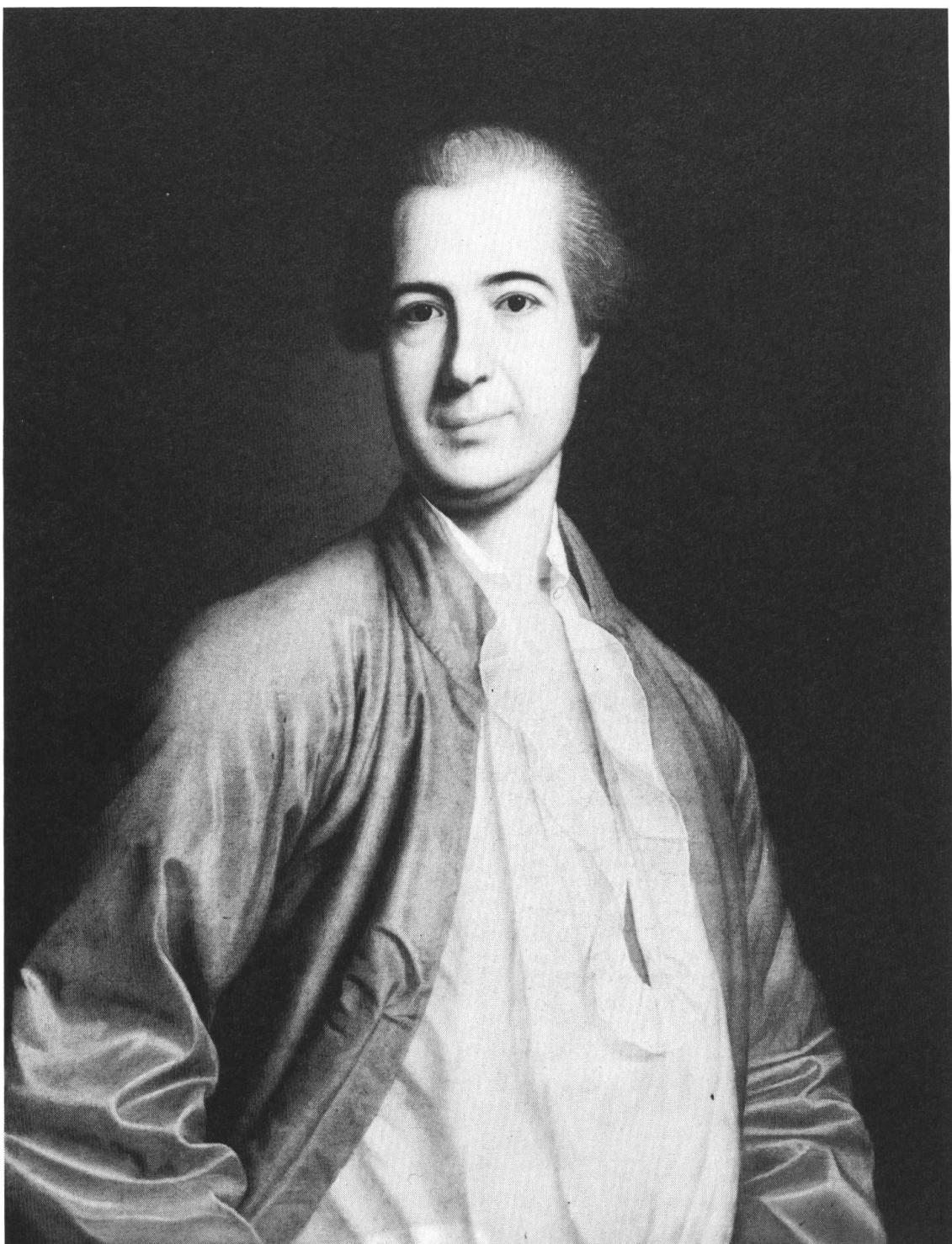
66. Lettre de Du Peyrou à Rousseau. Monlezey ce 9 7bre 1764. O.a.s. BVN, MsR 313, ff. 1-2.

C'est là la première lettre, conservée, de Du Peyrou à Rousseau. Il y est fait allusion au séjour de J.J. à Champ-du-Moulin (4-11 sept. 1764) et au comte Karl von Zinzendorf (1739-1813) qui rendit visite au philosophe.

Rousseau supportait mal les rigueurs de l'hiver au Vallon et il songeait à s'établir au bord du lac (Saint-Aubin). Du Peyrou lui propose ici d'aller loger à Cressier où il possédait la résidence de Bellevue.

67. Première lettre de Rousseau à Du Peyrou. A Môtiers ce Mercredi matin [12 sept. 1764]. O.a.s. BVN, MsR 286, ff. 1-2.

Vous avez à Monlésy un autre hôte [Pury] qui n'est pas plus facile à remplacer, et des hôtesses qui le sont encore moins. Monlésy doit être une espèce de Mont Olympe pour tout ce qui l'habite en pareille compagnie.



65. Pierre Alexandre Du Peyrou. Portrait s.n.a.

68. Lettre de Du Peyrou à Rousseau. Neufchâtel ce 20 Janvier 1765. O.a. BVN, MsR 313, ff. 25-26.

Pour retenir J.J. auprès de lui, Du Peyrou envisagea l'entreprise à Neuchâtel d'une édition générale des œuvres du Citoyen (novembre 1764). Le libraire Fauche en aurait été l'éditeur et l'impression se serait faite à Môtiers. Mais les embûches politiques auront raison du projet : la publication des *Lettres écrites de la Montagne* engagea la Vénérable Classe des pasteurs à intervenir auprès du Conseil d'Etat afin qu'il empêchât « le débit et l'impression des ouvrages de M. Rousseau ». Si le projet a avorté, il est néanmoins à l'origine du désir de J.J. de voir Du Peyrou devenir le dépositaire de ses manuscrits.

2^o Moi de mon côté, je vous constituerai une rente viagère de 1600 livres par an, payable de six mois en six mois à commencer au 1^{er} janvier passé, laquelle rente serait réversible à votre mort à Mad^{le} le Vasseur, p^r la somme de L 400 par an.

3^o Pour quel effet vos manuscrits me seront remis à votre mort, si l'Édition que je me chargerai de faire conforme à vos désirs et à vos intentions, ne se trouvait point faite de votre vivant.

69. Lettre de Rousseau à Du Peyrou. A Motiers le 7. Mars 1765. O.a. BVN, MsR 286, ff. 40-41.

N'y tenant plus, Rousseau annonce à Du Peyrou sa décision de quitter le pays : « on ne m'y laisserait jamais en repos. » Contre son habitude, il laisse éclater sa colère dans deux alinéas d'une agressivité explosive.

Je ne sais quelle diable de mouche a piqué vos Messieurs, mais il y a bien de l'extravagance à tout ce vacarme ; ils en rougiront sitôt qu'il seront calmés.
Mais que dites-vous, Monsieur, de l'étourderie de vos Ministres, qui, vu leurs mœurs, leur crasse ignorance, devraient trembler qu'on n'aperçut qu'ils existent, et qui vont sottement payer pour les autres dans une affaire qui ne les regarde pas. [...] Je suis tenté de faire ma paix avec tous les autres clergés aux dépens du vôtre ; d'en faire le bouc d'expiation pour les péchés d'Israël.

70. Lettre de Du Peyrou à Rousseau. Neufchâtel ce 4 Avril 1756 [lire 1765]. O.a. BVN, MsR 313, ff. 50-51.

A la suite des remous provoqués par les *Lettres écrites de la Montagne*, les amis de Rousseau firent de leur mieux pour le retenir à Neuchâtel : J.J. songeait déjà à rejoindre Milord Maréchal à Potsdam. Ils eurent provisoirement gain de cause auprès du Conseil d'Etat qui exigea, après que Rousseau se fut engagé à ne plus écrire sur aucun point de religion, qu'on laissât le Citoyen jouir paisiblement de la protection des lois. Le 4 avril, triomphant, Du Peyrou fait part à J.J. de son projet

d'insérer dans une façon de lettre, les différentes pièces de ce procès, de les lier par un narré succinct des faits, et de les éclaircir par quelques notes, et de faire courir la lettre par la voie de l'impression.

Ce sera la *Lettre de Goa*. Voir N° 119.

71. Neuchâtel en 1799. Aquatinte d'après Henri Courvoisier-Voisin – tirage ultérieur. Tr.c. 198 x 314. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

72. Palais Rougemont [Palais Du Peyrou]. Lithographie de J. Fr. Bosset-de Luze (1752-1838). Claire-voie 85 x 120 (Photographie J.-P. Baillod).

A l'époque du séjour de J.J. dans la Principauté, Du Peyrou habitait, rue de l'Hôpital, une maison qui fut par la suite transplantée (1783) à la rue du Coq-d'Inde pour faire place à l'Hôtel de Ville. Dès 1764, Du Peyrou confia à l'architecte bernois Erasme Ritter l'édification d'une somptueuse demeure au Faubourg de l'Hôpital. Le « palais » ne fut achevé et habité qu'en 1770-1771, de sorte que Rousseau ne put y loger. Néanmoins il en vit les plans et s'informa régulièrement de l'avancement des travaux. Il écrit d'Angleterre à son hôte : « Quoique absent, je m'intéresserai toujours à votre demeure et mon cœur y habitera toujours » (14 mars 1766).

73. Carpe Diem, quam minimum credula postero. [Projet de monument funéraire.] E. Ritter Archit. inv. et del.; Adr. Zingg Sculp. 1789 (Photographie J.-P. Baillod).

Du Peyrou rêva toujours d'installer J.J. dans un logement de son « palais » et il projeta même un tombeau commun à eux deux. Cette pyramide ne fut jamais construite.

Je veux établir sur la hauteur et dans les bosquets une espèce de Chapelle dans le style égyptien. Cette chapelle me servira de tombeau, et j'y viendrai pendant ma vie, réfléchir avec un plaisir sombre, mais bien vif. Voyez si cette chapelle peut vous séduire et si vous êtes d'humeur à la partager un jour avec moi. (20 nov. 1764.)

74. Silhouette de P. A. Du Peyrou. Médailon ovale (49 x 42), écaille et corne avec monture en or. Au centre d'un côté la silhouette de Du Peyrou avec la date de son décès « 13 novembre 1794 » ; de l'autre une mèche de cheveux avec l'inscription « reste précieux ». Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

SECTION X : Les amis : Jean Antoine d'Ivernois, François d'Escherny, Abraham Gagnebin

Pendant son exil en terre neuchâteloise, J.J. put compter sur d'autres amis encore. Il fut initié à la botanique par le docteur d'Ivernois ; il herborisa en compagnie d'un jeune admirateur, François d'Escherny, au Chasseron et au Creux-du-Van ; avec le naturaliste Abraham Gagnebin, il explora les côtes du Doubs.

75. Vue du Val-de-Travers [le Creux-de-Van vu du promontoire du château de Rochefort]. Mine de plomb et lavis signé [Jean] Pill[e]ment (1728-1808). Tr.c. 185 x 259. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

Ce lavis appartenait à la collection du marquis de Girardin à Ermenonville. Alors qu'il est signé en bas à droite « Pillment », il fut attribué dans une vente aux enchères à Chatelet (1753-1794), à qui l'on doit plusieurs vues originales du Val-de-Travers qui servirent de modèles à des gravures des *Tableaux de la Suisse* de Laborde (1780). Voir N°s 40, 41, 42 et 121. Ces lavis, aujourd'hui au Musée de Chaalis, présentent des similitudes avec celui de « Pillment ».

76. Lettre de Fr. L. d'Escherny à Rousseau. Paris le [-] 7bre 1764. O.a.s. BVN, MsR 304, ff. 94-95.

D'une famille originaire de Nyon ayant acquis la bourgeoisie de Neuchâtel en 1660, François Louis d'Escherny (1733-1815) fut en pension chez le pasteur de Montmollin à Môtiers. Dédaignant les affaires de son père, il voulut s'illustrer dans le monde. A Paris, il côtoya les philosophes. Son admiration pour Rousseau l'engagea à louer une maison dans le Vallon pour approcher le Citoyen et devenir son confident ; mais J.J. le jugea « vain et entiché d'amour propre ». On doit à d'Escherny de nombreuses pages anecdotiques et ampoulées sur Rousseau, entre autres celles d'un récit d'une herborisation au Chasseron (juillet 1764) avec Du Peyrou, Pury et Clerc. Voir aussi le récit de J.J. dans la 7^e « Promenade » des *Rêveries*.

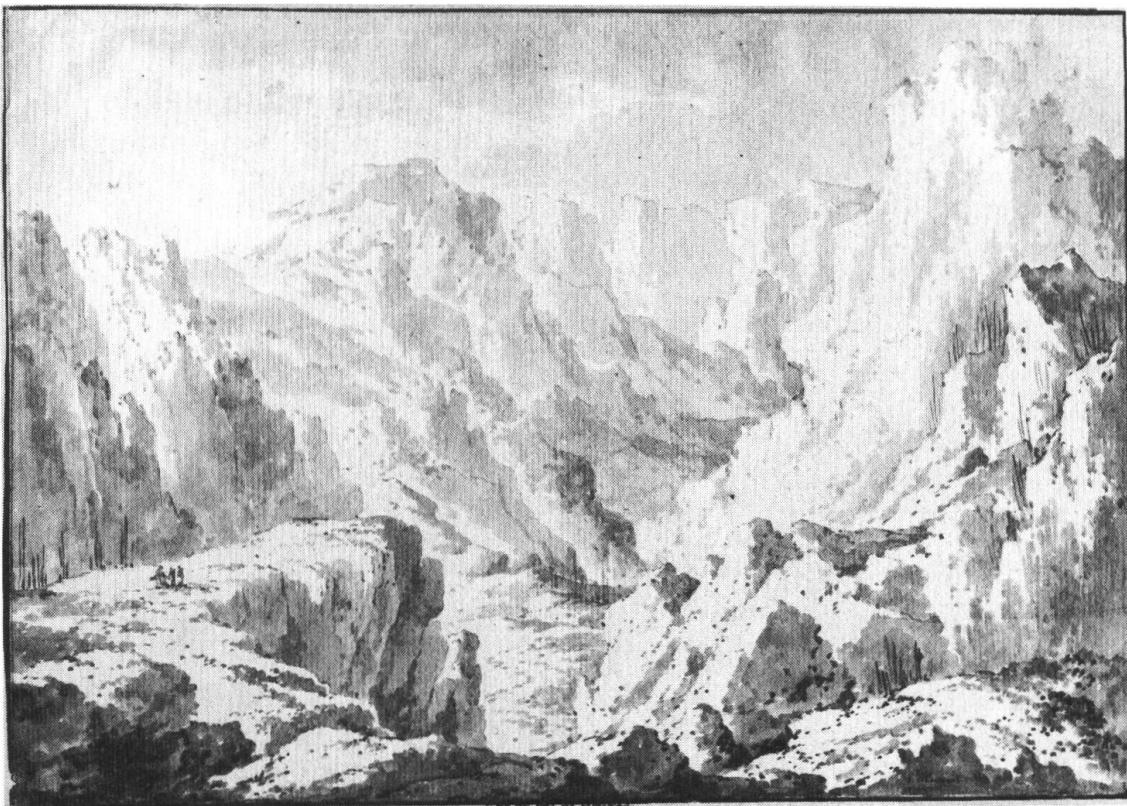
77. Lettre de Rousseau à Fr. L. d'Escherny. A Motiers le 1^r Juin 1765. O.a.s. BVN, MsR n.a. 9, ff. 10-11.

Outre l'offre que Du Peyrou lui a faite de s'établir à Cressier (voir N° 66), Rousseau reçoit la proposition d'Escherny qui lui a réservé un logement à Cornaux. J.J. ne se montre pas trop empressé d'accepter :

Je pourrai consulter avec vous sur le lieu où je dois planter le piquet. Cette manière de chercher est si agréable qu'il est naturel que je ne sois pas pressé de trouver.

78. ESCHERNY, François Louis (Comte d').

Oeuvres philosophiques, littéraires, historiques et morales / par F. L. Comte d'Escherny. – 2^e éd. augm. de quatre Discours ou Traités. – Paris : Bossange et Masson : Delaunay, 1814. – 3 vol. ; 12°. BVN 21B.6.6.



75. Vue du Creux-du-Van par J. Pillement (1728-1808).

79. Jⁿ. A^{nt}. D'Ivernois, mort en 1764 [sic]. [Gravé par A.L.] G[irardet]. Tr.c. 74 x 43. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

Oncle d'Isabelle, docteur en médecine et botaniste, Jean Antoine d'Ivernois (1703-1765) initia Rousseau à la botanique en 1764. Collaborateur de Haller, il a publié plusieurs articles dans le *Mercure suisse*. Ce «docteur philosophe», comme l'appelait J.J., avait dressé le *Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans la souveraineté de Neuchâtel et Valangin* (1745-1746).

80. J.A. d'Ivernois, Catalogue [manuscrit] des Plantes qui croissent naturellement dans la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin. BVN, MsA 147, 2 vol.

J'ai commencé à herboriser dans ce pays l'an 1726 et ai dressé ce catalogue l'an 1746.

81. Abraham Gagnebin. Portrait à l'huile. Coll. particulière (Photographie J.-P. Baillod).

Abraham Gagnebin (1707-1800), chirurgien, originaire de Renan, s'était retiré chez sa fille à La Ferrière après son service à l'étranger. Spécialisé en botanique et en minéralogie, il avait encombré la maison de ses collections qu'il présentait volontiers aux curieux.

J'ai plus que jamais la passion de la botanique ; mais je vois avec confusion que je ne connais pas encore assez de plantes empiriquement pour les étudier par système. Cependant je ne me rebutterai pas, et je me propose d'aller dans la belle saison passer une quinzaine de jours près de M. Gagnebin pour me mettre en état du moins de suivre mon Linaeus. (A Du Peyrou, 29 avril 1765).

Rousseau séjourna à La Ferrière du 14 au 27 juin 1765 et herborisa avec Gagnebin dans les gorges de Biaufond et les marais de La Chaux-d'Abel.

Au peu que j'ai vu sur la botanique je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y suis arrivé, plus convaincu de mon ignorance. (A Du Peyrou, 16 juin 1765.)

82. Quatre vues de Champ-du-Moulin par « Mr Blum ». BVN, MsR n.a. 18.

Rousseau passa une petite semaine à Champ-du-Moulin (4-11 sept. 1764). Il prenait ses repas à Brot chez l'aubergiste Sandoz ; c'est là qu'il reçut la visite du comte de Zinzendorf, neveu du restaurateur de la secte des Moraves.

SECTION XI: Thérèse Levasseur

«Ignorante et bornée, mais serviable et dévouée», Thérèse suivit J.J. pendant trente-trois ans. Elle lui donna plusieurs enfants qu'il mit, selon l'usage du temps et faute de moyens, à l'Hospice des Enfants Trouvés. Thérèse ne fut pas exempte d'incartades, mais Rousseau avait aussi ses torts. Au plus fort de l'hiver 1762-1763, alors qu'il souffrait plus que jamais, il rédigea son testament en faveur de Thérèse.

83. La Femme de J.J. Rousseau. [Thérèse devant l'Île des Peupliers à Ermenonville.] Gravure de Th. Ch. Naudet (1773-1810). Pl. de c. 225 x 186 (Photographie J.-P. Baillod).

Casanova rapporte que J.J. aurait dit de Thérèse Levasseur (1721-1801) au prince de Conti : «C'est un être qui n'est ni ma femme, ni ma maîtresse, ni ma mère, ni ma fille ; elle est tout cela.» J.J. fit sa connaissance à Paris à l'Hôtel Saint-Quentin durant l'hiver 1744-1745. Il eut d'elle cinq enfants. Malgré diverses passades, elle fut une compagne fidèle, peut-être un peu intéressée. Elle causa à J.J. plus d'un préjudice par ses commérages. Néanmoins ils se marièrent à Bourgoin (Dauphiné) le 30 août 1768. Héritière de Rousseau, Thérèse scandalisa les disciples du philosophe par sa manière de monnayer auprès de la Convention sa gloire de veuve.

Du premier moment que je la vis jusqu'à ce jour je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle [...], les besoins des sens que j'ai satisfaits auprès d'elle ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu. [...] je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entrait point dans les sentiments qui m'attachaient aux femmes qui m'ont été les plus chères. (*Les Confessions*, IX.)

84. Lettre de Thérèse Levasseur à Rousseau. «Ceu Merquedies a quateur du matin ceu ventroies guin, mileu cen soisante e deus» [23 juin 1762]. O.a.s. BVN, MsR 294, ff. 124-125.

Les lettres de Thérèse à J.J. sont rares. Rousseau avait appris à lire et à écrire à sa compagne. La présente lettre répond à celle où l'exilé rassurait Thérèse quant à son arrivée à Yverdon.

Mon cher ami, quele goies que ge euues deu reuceuvoir deu voes cher nouvele. Geu vous asurre que mon ques pries neu tesnés plues a rien deu douleur deu neu paes vous voir e deu nous Ceuparés çan pouvoir dire tous mes santiman, que mon quer a tousgour etés pour vous e quies neu changeræas gamès tan que dieu vous doneuraes des gour e a moi osies.

85. Lettres de Communier accordées à Rousseau par la Communauté de Couvet. Original sur parchemin signé J.H. Berthoud. BVN, MsR 124.

Alors que les esprits s'enflammaient à Môtiers, les membres de la «Générale Assemblée» accordèrent à l'unanimité à Rousseau la «qualité de Communier» de Couvet. Le document est daté du 1^{er} janvier 1765.

Un des gouverneurs avec le secrétaire m'apportèrent des lettres conçues en terme très obligeants et très honorables, et dans le cartouche desquelles, dessiné en miniature, ils avaient eu l'attention de mettre ma devise. (A Fr. H. d'Ivernois, 7 janv. 1765.)

86. Testament de Rousseau. Brouillon très raturé, écrit sur deux colonnes. BVN, MsR 284, ff. 71-73.

En décembre 1762, lors d'une crise particulièrement aiguë de son mal, Rousseau fit part à Milord Maréchal de son intention de rédiger ses dernières volontés. Ce dernier lui envoya les instructions juridiques nécessaires à la bonne forme et J.J. aussitôt écrivit un brouillon. La copie définitive du testament porte la date du 29 janvier 1763.

J'institue et nomme pour mon unique héritière et légataire universelle Thérèse le Vasseur ma gouvernante.

Ce brouillon importe parce qu'il contient une note dans laquelle J.J. décrit en détail sa maladie. Dans l'intérêt de la science et pour que cessent les calomnies sur le mal qui le ronge, il souhaite que des médecins examinent son corps après sa mort.

87. [Fragment concernant des points de théorie musicale («genres chromatique et enharmonique», «expression», «cadences et intervalles»).] Ebauche du *Dictionnaire de musique* [?]. Brouillon autographe. BVN, MsR 66, 8 ff.

88. Dictionnaire de Musique. Ms a., première rédaction. BVN, MsR 55, 434 ff.

Les articles que Rousseau rédigea pour l'*Encyclopédie* sont à l'origine du *Dictionnaire de musique*: «Blessé de l'imperfection de mes articles, [...] je résolus de refondre le tout sur mon brouillon, et d'en faire à loisir un ouvrage à part traité avec soin.» (Préface.)

J'avais cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'était mon *Dictionnaire de musique* dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendaient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. (*Les Confessions*, IX.)

Mis en forme à Montmorency, le *Dictionnaire* fut achevé à Môtiers (la préface porte la date du 20 décembre 1764) et il devait être publié dans le recueil des œuvres dont s'affairait Du Peyrou.

89. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Dictionnaire de musique / Par J.J. Rousseau. – A Paris: Chez la Veuve Duchesne, Libraire, 1768. – 8°. Coll. Perrier.

Si les manœuvres et les croque-notes relèvent souvent ici des erreurs, j'espère que les vrais artistes et les hommes de génie y trouveront des vues utiles dont ils sauront bien tirer parti. Les meilleurs livres sont ceux que le vulgaire décrie, et dont les gens à talent profitent sans en parler.

90. Buste de Jean Jacques Rousseau. Plâtre patiné, s.n.a. [probablement de Houdon, sinon de son atelier]. Hauteur: 635. BVN, don de la Fondation du Centenaire de la Société de Banque Suisse.

91. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Le Devin du village : intermède représenté a Fontainebleau Devant leurs Majestés les 18. et 24. Octobre 1752. et a Paris par l'Académie Royale de Musique le 1^{er}. mars 1753 / par J.J. Rousseau. – A Paris: Au Bureau du Journal de musique, [1753]. – 2^o . Coll. Perrier.

Rousseau dut sa célébrité autant au *Devin du Village* qu'à son *Discours sur les sciences et les arts*. « Sa conviction qu'il est plus facile de trouver le vrai bonheur au sein de la nature que dans l'atmosphère empoisonnée des villes s'y exprime dans un langage simple et direct, où texte et musique sont en parfait accord. Aucun ouvrage du XVIII^e siècle ne se maintint aussi longtemps au répertoire de l'Opéra. » (S. Baud-Bovy.) *Le Devin du Village* fut représenté pour la première fois à Fontainebleau devant Louis XV et la marquise de Pompadour (18 octobre 1752).

SECTION XII: Les correspondants La botanique

De nombreux pèlerins affluèrent de Suisse et d'Europe à Môtiers pour voir le Philosophe. Durant cette période, outre ses occupations littéraires, J.J. passait son temps à répondre à tous ceux qui le sollicitaient, grands et petits. Le tiers de sa correspondance a été écrit au Val-de-Travers. Mais craignant les importuns et lassé de l'écriture, J.J. préférait se livrer à sa nouvelle occupation, la botanique.

92. Lettre de P. Cl. Moulou à Rousseau. Genève le 23. Xbre [1764]. O.a. BVN, MsR 319, ff. 119-120.

Paul Claude Moulou (1731-1787), ministre du culte dès 1754 à Genève, fut très tôt un fervent admirateur de Rousseau et bientôt un informateur. J.J. le consulta par exemple sur la « Profession de foi du vicaire savoyard ». Leur relation connut des hauts et des bas. Néanmoins lors d'une visite de Moulou à Môtiers, Rousseau songea à le désigner comme son exécuteur testamentaire. En 1778 à Paris, le pasteur se vit confier un important lot de manuscrits et, avec Du Peyrou, il devint l'éditeur de la «Collection complète des œuvres de J.J. Rousseau » (Genève, 1780 etc.).

Mais sachez qui je suis! et par un seul trait, jugez ma vie; on savait notre refroidissement à Genève, et j'ai pris ce moment de fermentation terrible, que votre livre [*Lettres écrites de la Montagne*] a dû exciter, pour dire que jamais, non jamais vous ne m'aviez été plus cher. Voyez, Monsieur, les conséquences de cet aveu. Que je parle à présent ou que je me taise, mon silence même dira plus contre moi, que n'auraient pu dire tous mes discours.

93. Lettre de Chamfort à Rousseau. A Paris ce 14. Mai 1764. O.a.s.

Lettre de Rousseau à Chamfort. 24 Juin 1764. Brouillon très raturé. BVN, MsR 292, ff. 92-93.

C'est lors d'un passage aux Ruillères (propriété des Guyenet au-dessus de Couvet) que J.J. reçut *La Jeune Indienne* (1764), pièce en un acte et en vers du moraliste Sébastien-Roch Nicolas, dit Chamfort (1741-1794). Aux compliments de Chamfort, Rousseau répond par des paroles de circonstances. Il se montre réservé, bien qu'il souhaite que la pièce soit accueillie par « des gens sensibles aux vrais charmes de la nature. » J.J. s'est servi, pour composer sa réponse, des deux pages blanches de la lettre.

94. Carte Nouvelle de l'Isle de Corse dressée d'après une grande Carte manuscrite levée sur les lieux par ordre de M. le Maréchal de Maillebois; par le S^r Robert de Vaugondy. [...] 1756. A Lausanne, chez Marc Michel Bousquet et C^{ie}. Tr.c. 612 x 450. BVN.

Terre écartelée, revendiquée par les puissances extérieures, la Corse trouva en Pascal Paoli un chef pour organiser son unité et son indépendance éphémère (1755-1768). En mai 1769, après le désastre de Ponte Novo, la Corse est occupée par les troupes françaises du comte de Vaux.

95. Pasqual Paoli [sic] Hooft der Corsen. Eau-forte de Hend^c Kobell 1768. Claire-voie 160 x 149. Coll. Perrier.

Fils de Hyacinthe Paoli, chef de la révolte corse de 1729, Pascal Paoli (1725-1807) avait reçu à Naples une solide instruction et, au contact des philosophes, s'était pénétré de la doctrine du despotisme éclairé. En avril 1755, il fut élu général en chef de la nation corse et organisa aussitôt une rénovation économique, politique, militaire et culturelle de l'Île. Il fut en relation épistolaire avec Rousseau en 1765. A l'invasion française de 1769, Paoli se réfugia en Angleterre où il mourut.

96. Lettre de Mathieu Buttafoco à Rousseau. Mezieres le 31 aoust 1764. O.a.s. BVN, MsR 306, ff. 12-15.

Dans le *Contrat social*, Rousseau avait fait l'éloge de la Corse :

Il est encore en Europe un pays capable de législation ; c'est l'Île de Corse. La valeur et la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté, mériteraient bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe.

Ces lignes ne pouvaient laisser indifférent un patriote corse comme Mathieu Buttafoco (1731-1806), capitaine au régiment royal italien. Dans l'idée de contrecarrer les visées égalitaires et démocratiques de Paoli, il s'adressa à Rousseau pour lui suggérer un plan de constitution pour la Corse préservant le pouvoir de la caste aristocratique. C'était bien se tromper ! Malgré les artifices de langue dont use Buttafoco (« Il n'y a chez les Corses ni arts, ni sciences, ni manufactures, ni richesses, ni luxe ; mais qu'importe, puisque tout cela n'est point nécessaire pour être heureux. »), Rousseau répondra davantage dans son projet aux idées de Paoli...

97. Lettre de Rousseau à Mathieu Buttafoco. 22 7bre 1764. Brouillon. BVN, MsR 283, ff. 29-30.

Il est superflu, Monsieur, de chercher à exciter mon zèle pour l'entreprise que vous me proposez. La seule idée m'élève l'âme et me transporte. Je croirais le reste de mes jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employé.

Mais sa santé, un voyage nécessaire en Corse (« six mois sur les lieux m'instruiront plus que cent volumes ») le font hésiter. Néanmoins, entre les mois de janvier et septembre 1765, Rousseau prendra des notes abondantes. De ces notes, il ressort qu'il préconise pour la Corse une démocratie agraire sur le modèle des premiers cantons suisses.

98. David Hume, portrait par Allan Ramsay (1766). Edimbourg, The Scottish National Portrait Gallery (Photographie T. Scott, Edimbourg).

99. Lettre de David Hume à Rousseau. Fontainebleau 22^{me} d'Oct^{bre} 1765. O.a.s. BVN, MsR 307, ff. 130-131.

Bien qu'il n'aimât pas l'Angleterre, Rousseau songea à s'y établir dès 1762 sur la recommandation de la comtesse de Boufflers qui s'était entremise auprès de David Hume (1711-1776). Mais J.J. préféra la Suisse. Plus d'une fois, Milord Maréchal lui proposa également d'aller vivre à ses côtés en Ecosse.

Chassé de l'Île de Saint-Pierre, alors qu'il avait pris le chemin de Potsdam, Rousseau reçut cette lettre de Hume qui allait infléchir sa route vers l'Angleterre.

Je crois pouvoir vous assurer que vous trouverez en Angleterre une entière sécurité contre la persécution, non seulement par l'esprit tolérant de nos lois, mais aussi par le respect que chacun a déjà pour votre caractère.

Le 11 janvier 1766, accompagné de Hume et du Neuchâtelois J.J. de Luze, Rousseau débarque à Douvres. Pendant son séjour en Angleterre, ses relations avec le philosophe s'altérèrent. Il se sentit entouré d'ennemis invisibles, victime d'un complot, surtout lorsque parut dans un journal une présumée lettre de Frédéric II, écrite en réalité par H. Walpole, mais que J.J. attribua à Hume :

Si vous vous obstinez à rejeter mes secours [...], si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez; je suis Roi, je puis vous en procurer au gré de vos désirs.

100. Lettre de Mirabeau père à Rousseau. De Paris le 27^e 8bre 1766. O.a.s. BVN, MsR 295, ff. 71-76.

Victor Riquetti, marquis de Mirabeau (1715-1789), est le père de l'orateur de la Révolution. Sa lettre du 27 octobre 1766, malgré les critiques qu'elle contient, dut apporter quelque baume à Rousseau qui éprouvait cruellement les effets du «complot». Auteur de *l'Ami des hommes* (1756) et d'une *Théorie de l'impôt*, passionné de réformes agraires, Mirabeau rêvait d'instaurer le progrès partout : «Je tiens que nous ne sommes ici-bas que pour faire bien à notre terre et à ceux qui l'habitent.» Aussi reproche-t-il à Rousseau son caractère entier et exclusif qui l'empêche de «pardonner à la ville entière en faveur de quelques justes qui y demeurent cachés».

Tout est de position Monsieur tout est vrai sous différents aspects, ou pour mieux dire la vérité est répandue en germe dans la nature, l'homme en attrape ce qu'il peut; voyons les hommes de leur côté favorable, ils nous rendront la pareille et nous y gagnerons tous.

Dans sa querelle avec Hume, J.J. aurait dû adopter la position de la sagesse :

On a fait des livres contre moi, j'ai dit modestement *Ils n'apercevront combien la façade du Louvre est élevée qu'en jetant des pierres contre [...]*.

Ne comprenant pas le penchant de J.J. à la rêverie («C'est ce qu'en style moins pompeux on appelle bayer aux corneilles et ce régime-là n'est point fait pour les hommes actifs»), Mirabeau lui propose de mettre à profit ses pensées et son écriture dans l'une de ses nombreuses terres.

101. Lettre de Rousseau à Mirabeau père. A Wootton le 31 Janvier 1767. Premier état signé, puis corrigé. BVN, MsR 284, ff. 165-168.

La réponse de Rousseau montre son émotion : «Qu'il serait beau que l'ami des hommes donnât retraite à l'ami de l'égalité.» Mais J.J. n'est pas décidé à quitter Wootton en raison de sa santé et de la menace toujours réelle du Décret qui lui interdit le séjour en France. «Selon toute apparence mes vœux et mon cœur feront seuls le voyage, et mes os resteront ici.»

des ~~gratuit~~ - cest ce que le moins rompus en chose bavarde
d'un comteille et ce regime ne n'est pas fait pour les hommes
actifs. je voudrois donc vous aprescrire encor un plan de la - salomon
dit que tout est vaincu n'ce n'est de dire et de bien faire et je suis fort
de son avis. quasid au premier point. vit qui peut et qui y touchant
a la fin on y paroient; mais pour le second il faudra retenir
voire le faire.

je sens que nous ne sommes pas bien que pour faire bien a notre paix
et a ceux qui l'habitent. extrêmement erronee par la nature des
biens et armes que vous faire ruy doms, je fache de faire de bien
a moy d'abord et par moy a ma terre et a ses colons, je m'explique
je ne fais de bien que reproduire et attendu que je ne veux pas que le
bien de demain se plaigne de ma liberalite d'aujourd'hui. d'ailleurs
je n'aime point ce qui vaillt, je n'ay en gavar hospital ruer une
mais je l'ay de tout et ma plume en a conseille autre part tout
les autres. j'accrois donc ma terre, en profondeur et largeur, car je
n'acquiere point celle de mon voisin, mon travail, autre et nouveau
les hommes, et accrois mes revenus, ~~mais~~ ce croitement etame
au travail et la terre et les habitans ne sont plus reconnaissables.
voilà la faire confiance que je me suis faite et pour laquelle
je vous demande si vous plait votre approbation. je fais plus
comme je ne suis point de la reue, je devois faire ~~comme~~
~~que~~ que vous vouliez bien prendre part a ma baigne. baigne est
vous plait de me faire audroyanter. vous vous croirez en droit de
me dire que tout vos travaux ent au le bain general de l'humain
pour objet. de bon de couper l'ail a la morte et exclusive van
- de des reuees si proprie a exercer le tendement humain
dans la plementure contemplation de ces devoies et de bon
- ner un noi plus ultra mes rapoché a son bon de yerschel batis
et a lui de mecher le coeur; en suite de rapocher aux hommes leur
origine commune il les avoit que ceux qui sont la race avec
le plus de letat ne brillent que d'une manie non rebelle front de tout
ceux qui par leur nature ont la fete la plus petite et les pieds les plus
diformes. apres de rendre homage aux meurs simples et montrant
que ce que les grandes societes regardent comme des meches contre la

Cette vie oisive et contemplative, que vous n'aprouvez pas et que je n'excuse pas, me devient chaque jour plus délicieuse. Errer seul sans fin et sans cesse parmi les arbres et les rochers qui entourent ma demeure, rêver ou plutôt extravaguer à mon aise, et, comme vous dites, bayer aux corneilles; quand ma cervelle s'échauffe trop, la calmer en analysant quelque mousse ou quelque gramen, [...], voilà, Monsieur, pour moi la suprême jouissance, à laquelle je n'imagine rien de supérieur dans cette vie, et même dans l'autre.

Malgré tout, Rousseau se réfugia quelques jours chez Mirabeau à Fleury-sous-Meudon à son retour d'Angleterre.

102. Le prince de Conti. Miniature sur ivoire de Peter Hall (1739-1793). Ovale 78 x 64. Paris, Musée du Louvre (Cliché Musées nationaux, Paris).

Louis François de Bourbon, prince de Conti (1717-1776), après ses exploits militaires, mena une vie brillante au Temple dont il fut nommé grand-prieur en 1749. Disgracié, il entra dans l'opposition en se piquant de libéralisme. Rousseau fit sa connaissance à Montmorency en 1759 (« le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré »). Conti ne cessa de le protéger: c'est lui qui avertit à temps l'auteur de l'*Emile* du Décret; lui qui donna asile à J.J. sur le chemin de l'exil en 1766; lui enfin qui permettra au proscrit de se réfugier à Trie (1767-1768).

103. Lettre du prince de Conti à Rousseau. [Vers le 1^{er} juin 1767] O.a. BVN, MsR 308, ff. 55-56.

Malgré le Décret, Rousseau rentra en France au grand émoi du prince :

Votre imprudence, permettez-moi de vous le dire, renverse tout ce que j'avais entrepris. Comment, décrété de prise de corps, vous venez à Amiens sous votre nom, et vous êtes publiquement établi dans une ville où vous recevez des accueils que votre réputation mérite, mais que votre situation rend fort dangereux. Aussi ne puis-je vous dissimuler que vous êtes en grand danger.

Mais le prince ne renonce pas à entreprendre les démarches pour garantir J.J. à condition que ce dernier change de nom – il prendra celui de RENOU jusqu'à fin 1769 – et qu'on trouve un asile hors du ressort du Parlement de Paris. Le 15 juin, Conti lui proposera de l'établir dans son château de Trie (près Gisors).

104. Herbier de Rousseau. Cinq boîtes au format in-folio. BVN, acquis grâce au legs de M^{lle} Lucie Clerc.

Dès 1764 et jusqu'à ses derniers jours, Rousseau s'occupa passionnément de botanique. Cette science, qu'il considérait comme « une étude oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs », répond autant à un penchant naturel qu'à la nécessité de se distraire des dangers de l'écriture. En Suisse, en Angleterre, en France, il parcourt bois et prairies, son Linné sous le bras, à son « foin pour toute nourriture, et à la botanique pour toute occupation ». Son esprit systématique le conduit très vite à entreprendre par exemple le catalogue de la flore de l'Île de Saint-Pierre (*Flora Petrinularis*).

Ses connaissances scientifiques, qu'il n'a jamais surestimées, déroutent par leur précision et leur naïveté. Mais il a su rendre positive son étude par ses talents pédagogiques. « Il n'est pas impossible que la logique des conceptions linnéennes ait contribué à faire germer dans l'esprit de son

admirateur l'idée d'arracher la botanique à sa tour d'ivoire inaccessible au vulgaire et de la mettre à la portée de tous de façon simple et pratique.» (R. de Vilmorin.) C'est ainsi que Rousseau confectionna plusieurs herbiers. Celui acquis par la BVN en 1979 semble être une moitié du plus important. En 1768 Rousseau reçut du naturaliste Joseph Dombey un herbier qu'il compléta par la suite: «dix grands cartons ou volumes in-folio, qui contiennent environ quinze cents planches. [...] Ce sera désormais mon unique bibliothèque.» Le contenu de cet herbier va de ce qu'on peut appeler le «foin» aux planches ornées et paufinées; on peut y suivre toute l'application de J.J. dans son travail de détermination.

105. Caractères de Botanique. C.a. BVN, MsR 21, f. 46.

Pour éviter une trop longue et complexe définition des plantes, Rousseau inventa «des espèces de caractères algébriques [...] pour exprimer très brièvement les couleurs et les formes des végétaux» (Bernardin de Saint-Pierre), qu'on désigne sous le nom de *pasigraphie*. «De même que pour la notation musicale qu'il avait conçue, il fut seul à appliquer ce système qui était aux antipodes des longues phrases de Tournefort mais qui heurtait par son abstraction les habitudes traditionnelles de l'époque, comme il heurterait encore celles des botanistes actuels [...].» (R. de Vilmorin.)

106. Lettres sur la botanique. Mise au net et brouillon a. BVN, MsR 80, ff. 75r-89r.

Lors de son séjour à Lyon en 1768, J.J. se prit d'affection pour une des filles de M^{me} Boy de La Tour, Madeleine Catherine Delessert (1747-1816) et il l'encouragea par huit lettres (datées entre le 21 août 1771 et le 11 avril 1773) à «exercer l'attention [de sa fille] sur des objets agréables et variés comme les plantes». Rousseau s'en est tenu dans un premier temps à décrire six familles élues, et – faute de temps ou paresse – il n'a pas terminé ses élans pédagogiques.

107. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Oeuvres complètes / de J.J. Rousseau. – Nouv. éd. classée par ordre de matières, et ornée de quatre-vingt-dix gravures. – [Paris]: [Poinçot], 1788-1793. – 38 vol.; 8^o.

Tomes 5-6: Lettres élémentaires sur la botanique. – 1789. Coll. Perrier.

108. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Oeuvres complètes / de J.J. Rousseau. – Nouv. éd. classée par ordre de matières, et ornée de quatre-vingt-dix gravures. – [Paris]: [Poinçot], 1788-1793. – 38 vol.; 8^o.

Tome 6: Lettres élémentaires sur la botanique, t. II^{me}; [Fragmens pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique]. – 1789. Coll. Perrier.

«C'est le même désir de faciliter l'initiation des amateurs qui détermina Rousseau à entreprendre son *Dictionnaire* des termes d'usage en botanique dont il rédigea la préface en mai 1774 [...]. Le *Dictionnaire* de

Rousseau est un ouvrage de créateur et de précurseur et non une simple compilation de «termes épars» dans les traités des grands auteurs.» (R. de Vilmorin.)

109. AUBRY, Jean.

Recueil de plantes coloriées, pour servir a l'intelligence des lettres élémentaires sur la botanique de J.J. Rousseau / [J. Aubry sculp.]. – A Paris: Chez Poinçot, Libraire, 1789. – 8°. Coll. Perrier.
38 planches pour les Lettres, 5 planches pour le Dictionnaire des termes de botanique.

110. Jean Jacques Rousseau. Gravé en couleurs par Angélique Briceau F^{me} Allais. 1791. Ovale 247 x 212. Coll. Perrier.

SECTION XIII:

Les cabales

Septembre 1763

Rousseau est pris à partie dans les *Lettres écrites de la Campagne* publiées à Genève par le procureur général Tronchin qui justifie son mandat d'arrêt contre l'auteur d'*Emile*.

Octobre 1764

Rousseau publie à Amsterdam les *Lettres écrites de la Montagne* pour exposer son credo et en appeler à la tolérance.

Décembre 1764

Voltaire lance à Genève un pamphlet anonyme contre J.J.: *Le Sentiment des Citoyens*. «La démence ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes.» Rousseau un peu hâtivement attribue ces feuilles au pasteur Vernes.

Janvier 1765

Les *Lettres écrites de la Montagne* sont brûlées à La Haye et interdites à Genève.

Février 1765

La Vénérable Classe des pasteurs obtient du Conseil d'Etat de Neuchâtel la suspension de l'édition des Oeuvres de J.J.

Mars-Avril 1765

Après avoir refusé de se présenter devant le Consistoire de Môtiers - mais s'étant justifié dans un Mémoire - Rousseau devient la cible du pasteur de Montmollin qui veut obtenir l'excommunication de l'écrivain. J.J., s'étant engagé à «ne plus écrire de [sa] vie sur aucun point de religion», obtient néanmoins la protection du Conseil d'Etat.

Juin 1765

Du Peyrou publie sa *Lettre de Goa* pour relater la querelle.

6-7 septembre 1765

Des pierres lancées contre ses fenêtres et des désordres dans les rues engagent Rousseau à quitter Môtiers.

111. Lettre de Rousseau au pasteur de Montmollin. A Môtiers le 24 Aoust 1762. O.a.s. BVN, MsR n.a. 5, ff. 6-7.

Souhaitant se présenter à la «table sacrée» et de peur de s'exposer à «l'affront d'un refus», Rousseau déclara préalablement sa foi au pasteur de Môtiers, peu de temps après son établissement dans le Vallon :

Je suis attaché de bonne foi à cette Religion [chrétienne réformée] véritable et sainte, et je le serai jusqu'à mon dernier soupir.

J.J. fut admis à la communion par le pasteur :

Je n'eus de mes jours pareille surprise ni plus consolante. [...] Au milieu de tant de proscriptions et de persécutions je trouvais une douceur extrême à pouvoir me dire, au moins je suis parmi mes frères. (*Les Confessions*, XII.)

112. Lettre du pasteur de Montmollin à Rousseau. [Vers le 30 octobre 1762.] Copie retouchée par de Montmollin. BVN, MsR n.a. 12, ff. 26-27.

Frédéric Guillaume de Montmollin (1709-1783) était pasteur à Môtiers depuis 1742. Imbu de ses fonctions et de ses titres (il se déclarait professeur de Belles-Lettres), il s'enorgueillit d'abord de compter J.J. parmi ses fidèles. Mais on perçoit déjà dans sa lettre du 30 octobre quelque défiance : il veut obtenir des garanties supplémentaires et des éclaircissements sur l'*Emile*.

Si à cette époque il ne pense qu'à «confondre ceux qui, par passion ou par intrigue, cherchent à noircir ce bon homme dans le public», par la suite il sera manipulé par les ministres de Genève et prendra la tête des persécuteurs de J.J.

113. [TRONCHIN, Jean Robert.]

Lettres écrites de la campagne. – [S.1.]: [s.n.], [1763]. – 12°. BVN 1R 730.

Sur le rapport du procureur général Jean Robert Tronchin, le patriciat du Petit Conseil de Genève avait condamné le 12 juin 1762 l'*Emile* et le *Contrat social* et ordonné l'emprisonnement de l'auteur si celui-ci venait à Genève. Les amis de Rousseau, malgré tous leurs efforts, ne purent infléchir cette décision, ni empêcher leur protégé de renoncer à sa citoyenneté de Genève (mai 1763). Au moment où des citoyens hérissés par les décisions des autorités tentaient encore de faire appel paraît une brochure intitulée *Lettres écrites de la Campagne* (sept.-oct. 1763). Ces «lettres» anonymes, présentées comme le fruit de la réflexion d'un homme retiré à la campagne, étaient l'œuvre de Tronchin lui-même : il soutenait la thèse de la prérogative du Petit Conseil contre les «représentations» de Citoyens qui s'appuyaient sur Rousseau pour obtenir un élargissement politique.

114. Lettres écrites de la Montagne. Brouillons et notes. BVN, MsR 91, ff. 61-98.

Rédigées entre octobre 1763 et mai 1764 en réponse aux *Lettres écrites de la Campagne*, les neuf *Lettres écrites de la Montagne* furent publiées

à Amsterdam et diffusées à Genève dès décembre 1764. Elles prolongent et illustrent les thèses développées dans l'*Emile* et le *Contrat social*; parallèlement elles fustigent l'état présent du gouvernement de Genève qui a perdu les anciennes vertus républicaines que J.J. avait louées dans la «Dédicace» du deuxième *Discours* et défendues dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. La querelle est donc engagée autant sur le plan politique que religieux. Aspirant à un christianisme tolérant et dégagé des dogmes, Rousseau étudie comment l'esprit évangélique devrait apprendre à vivre en communauté, et au nom de la raison, il est conduit à mettre en doute la nécessité des miracles qui ne sont que des preuves douteuses de la révélation :

Otez les miracles de l'Evangile et toute la terre est aux pieds de Jésus-Christ. [...] Où est le crime à un Protestant de proposer ses doutes sur ce qu'il trouve douteux, et ses objections sur ce qu'il en trouve susceptible ?

115. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Lettres écrites de la montagne / Par J.J. Rousseau. – A Amsterdam : Chez Marc Michel Rey, 1764. – 12°. – (Oeuvres / de J.J. Rousseau ; t. 9). BVN 1R 6236.

116. [VOLTAIRE.]

Réponse aux Lettres écrites de la montagne ; publiée a Genève sous ce titre : Sentiment des Citoyens / [M. Vernes, ministre du Saint-Evangile] ; [av.-pr. de J.J. Rousseau]. – A Geneve ; & se trouve a Paris : Chez Duchesne, Libraire, 1765. – 8°. BVN 1RD 211.

Texte attribué à tort par Rousseau à Vernes. – Av.-pr. sous le titre : Lettre de J.J. Rousseau au libraire. A Motiers le 6 Janvier 1765.

Bien à la légère, Rousseau attribua ce pamphlet au pasteur Vernes («je l'ai reconnu à son style pastoral») alors que le libelle était de Voltaire ! L'auteur voulait échauffer les esprits à la parution des *Lettres écrites de la Montagne* et réfuter l'idée que J.J. faisait honneur à sa patrie. Les calomnies les plus basses ne sont pas épargnées : après avoir relevé les blasphèmes contre les Evangiles et leurs ministres, Voltaire prétend «en rougissant» que Rousseau est «un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches». Et c'est plus sur ce dernier point que sur les idées théologiques que la victime se défend : «Jamais aucune maladie de celles dont parle ici l'auteur, ni petite ni grande, n'a souillé mon corps.»

117. Lettre de Rousseau au libraire Duchesne. A Motiers le 6. Janv^r 1765. C.a.s. BVN, MsR 283, ff. 125-126.

Pour répondre aux accusations du *Sentiment des Citoyens* et «pour mettre le public en état d'entendre les deux parties», Rousseau demande à son éditeur parisien de faire tirer un petit nombre d'exemplaires du pamphlet de Voltaire avec des notes marginales justificatives.

118. Lettre de Rousseau à Samuel Meuron. A Motiers le 25 fev^r 1765. O.a.s. BVN, MsR n.a. 2, ff. 6-7.

Procureur général de Neuchâtel, Samuel Meuron (1703-1777) soutint efficacement la cause de J.J. contre les pasteurs. Le 18 février 1765, la Vénérable Classe obtint du Conseil de Ville de Neuchâtel que défense soit faite de « vendre, répandre ni débiter dans cette ville et sa banlieue, aucun exemplaire du susdit livre ayant pour titre *Lettres écrites de la Montagne* ». Mais au niveau du Conseil d'Etat, les exigences des pasteurs provoquèrent un débat houleux (18 février). Minorisés dans la discussion, Abram Pury, Charles Guillaume d'Ivernois et Samuel Meuron envoyèrent à Potsdam un rapport en faveur de Rousseau. Dans la présente lettre, J.J. remercie Meuron en lui exprimant sa confiance, puisqu'il a « pour protecteur le plus grand des rois [Frédéric II], pour père le plus vertueux des hommes [Milord Maréchal], et pour patron l'un des plus éclairés magistrats [Meuron] ».

119. [DU PEYROU, Pierre Alexandre.]

Lettre a Monsieur *** relative a Monsieur J.J. Rousseau. – A Goa : Aux dépends du S^t Office, 1765. – 8^o. Coll. Perrier.

Après le triomphe des amis de Rousseau sur la Vénérable Classe, Du Peyrou prend la plume pour « éclaircir par quelques notes, les différents écrits qui ont paru et qui peuvent servir de pièces au procès » que les pasteurs font à J.J., depuis l'échec de l'édition neuchâteloise des Oeuvres du Citoyen jusqu'au récrif royal assurant J.J. de la protection des lois de la Principauté. La lettre, prétendument publiée à Goa pour suggérer l'atmosphère d'inquisition sacerdotale, fut imprimée à Lyon et mise en vente à Neuchâtel en juin 1765.

120. MONTMOLLIN, Frédéric Guillaume de (pasteur).

Réfutation de la lettre a M*** relative a M. Rousseau / Par M. le Professeur de Montmollin, Pasteur des Eglises de Motier – Travers & Boveresse. – [S.1.] : [s.n.], 1765. – 8^o. BVN 1R 6100b.

Le pasteur de Montmollin ne pouvait s'abstenir de répliquer à la *Lettre de Goa* ! Son manuscrit n'ayant pas reçu l'aval de la censure neuchâteloise « vu les personnalités qui se trouvent dans ledit Mémoire », il le fit imprimer à Yverdon par Félice et à Paris (août 1765). Dans une série de lettres pas trop modestes, il reprend l'argumentation de Du Peyrou (« cet homme de ténèbres ») et refait l'histoire du procès.

En octobre parut à Neuchâtel une *Seconde Lettre* [...], signée Du Peyrou, alimentée de « Remarques » inspirées par Pury, qui font du malheureux pasteur un être grotesque et vaniteux.

121. II^e Vue de Motier-Travers et de ses environs, dans le Comté de Neuchatel, avec le Tableau de la fermeté du Philosophe de Genève. S.H. Grim ad Nat^m Del. ; PP. Choffard sculp. 1777. Tr.c. 220 x 339. BVN.

122. Ici sont écrits les trois Chapitres de la vision de Pierre de la montagne dit *le Voyant* [...]. C.a. BVN, MsR 26, 4 p.

Au plus vif de la querelle avec Montmollin, Rousseau lança ce pamphlet inspiré par l'un de ses adversaires à Môtiers, Pierre Boy de La Tour

aux lettres écrites de la Montagne, ^à
publiée à Genève sous ce titre;

L'entiment des Citoyens



A Genève

et se trouve à Paris chez Duchesne

MDCC LXV

de Monsieur le lieutenant général de police.

Qu la requérition de la partie offensée, permis
d'imprimer et distribuer.

Lettre de M. Rousseau au libraire.

A Monsieur le B. Janv. 1765

Je vous envoie, Monsieur, une Pièce imprimée en
publique à Genève, et que je vous prie d'imprimer et
publier à Paris, pour mettre le public en état d'entendre
les deux Partis, en attendant les autres réponses plus —
fondroyantes qu'on prépare à Genève contre moi. Celle-ci
est de Monsieur Verne, Ministre du Saint Evangile, en
Pastor à Seligny : je l'ai reconnue d'abord à son style
pastoral. Si toutefois je me trompe, il ne faut qu'attendre
pour s'en éclaircir : car s'il en est l'Autre, il ne manquera
pas de le reconnoître hautement selon le devoir d'un
homme d'honneur et d'un bon chrétien ; s'il ne l'est pas,
il le deviendra de même, et le public saura bientôt
à quoi s'en tenir.

Je vous connais trop, Monsieur, pour croire que vous
voulez imprimer une Pièce pareille, si elle vous
venoit d'une autre main, mais puisque c'est moi
qui vous en prie vous ne devrez vous en faire aucun
Scrupule. Je vous salut de tout mon cœur

Rousseau

(1700-1772), conseiller de commune. Dans le style biblique, une voix céleste commande à Pierre de la Montagne d'aller stigmatiser à travers le Vallon Pierre Duval, persécuteur de J.J. et d'annoncer sa mort prochaine après 115 rasades de vin pur. « Bois, trop heureux Pierre, bois [Boy], hâte-toi de boire. [...] Bois, Pierre, bois, va promptement à l'immortalité qui t'est due. » Rousseau écrivit ces lignes « pour ne pas [se] mettre en colère » et pour « plaisanter sur les miracles qui faisaient alors le grand prétexte de [sa] persécution ». Du Peyrou se hâta de publier et de diffuser l'opuscule à Genève en août 1765.

123. Lettre de réprimande de Frédéric II à la Vénérable Classe des pasteurs de Neuchâtel et Valangin. Fait à Potsdam ce 26^e de Fevrier, 1766. O. de la main d'un secrétaire. Le dernier alinéa et la signature sont de Frédéric II. BVN, MsR n.a. 5, ff. 51-52.

Le 4 février 1766 la Vénérable Classe s'était adressée au roi de Prusse pour faire appel contre une série d'arrêts rendus par le Conseil d'Etat en faveur de Rousseau. Frédéric répond en exprimant son mécontentement :

Vous ne méritez pas qu'on vous protège à moins que vous ne mettiez autant de douceur évangélique, dans votre conduite, qu'il y règne à présent d'esprit de vertige, d'inquiétude et de sédition.

Ignorant que J.J. s'était réfugié à l'Île de Saint-Pierre, le roi avait déjà adressé en septembre 1765 ses réprimandes au Conseil d'Etat :

Il est étonnant que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, le fanatisme ose encore lever l'étendard jusque dans des pays soumis à notre domination.

SECTION XIV: L'Ile de Saint-Pierre

Après avoir passé une nuit sous le toit de Du Peyrou à Neuchâtel, J.J. se réfugie à l'Ile de Saint-Pierre (10 septembre - 25 octobre 1765), mais il en sera chassé quelques semaines plus tard par Leurs Excellences de Berne. Par la suite il se remémorera ce séjour «parmi les douces rêveries dont [il s'est] le plus vivement passionné».

124. *Vitam impendere vero.* [Premier portrait de Rousseau en Arménien.] De La Tour Pinx. ; L.J. Cathelin Sculp. 1763. Tr.c. 124 x 77. Coll. Perrier.
125. Vue sur le lac de Bienne prise de l'isle St-Pierre, dans le canton de Berne. Gravure aquarellée signée à la plume: G. Lory fec. Tr.c. 196 x 283. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.
126. Intérieur de la chambre qu'occupa J.J. Rousseau dans l'Isle de St Pierre sur le lac de Bienne en 1765 [par un «émigré français»]. Crayon relevé de couleur. Tr.c. 158 x 318. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.
127. Maison de Rousseau à l'Ile St Pierre. Villeneuve fec. 1826 ; lith. de G. Engelmann. Claire-voie 150 x 193. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.
128. *La Vendange.* D. Lafond fec. Gravure aquarellée. Tr.c. 105 x 161. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire. Planche différente de celle insérée dans l'édition française de l'ouvrage de Wagner. Voir N° 133.
129. Vue de l'Isle de Rousseau prise au rivage de Gerol singuen. D. Lafon fec. Gravure à l'aquatinte. Tr.c. 103 x 160. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire. Cette planche figure dans l'édition française de l'ouvrage de Wagner. Voir N° 133.
130. Cerlier au bord du lac de Bienne. Gravure à l'aquatinte. [G. Lory ?]. Tr.c. 137 x 224. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.
131. Lettre de Rousseau à la marquise de Verdelin. A l'Isle St Pierre le 1^r 8bre 1765. O.a. BVN, MsR n.a.17, ff. 51-52.

Au mois de juillet 1765 déjà, J.J. avait passé à l'Ile de Saint-Pierre quelques jours pendant lesquels il forma le projet de «repasser un peu les événements de [sa] vie» et de «préparer [ses] Confessions.» Après les troubles de Môtiers il décide, malgré la condamnation de ses œuvres par Berne, de s'établir dans cette île du ressort bernois! On sait qu'au XII^e livre des *Confessions* et dans la «Cinquième Promenade» des *Rêveries*, il décrit son séjour insulaire comme le paradis retrouvé d'un nouveau Robinson ; mais à lire les lettres contemporaines de ce séjour, on ne relève pas le même enthousiasme: l'imagination rétrospective a idéalisé le passé.

Peut-être cette lettre à la marquise de Verdelin (1728-1810), fidèle correspondante et amie, évoque-t-elle des prémices :

Il n'y a point de solitude pour quiconque a de vrais amis [...]. J'ignore encore si l'on me permettra d'habiter cette retraite. Elle n'est vraiment telle que pendant l'hiver, car durant toute la belle saison, c'est l'abord continual de tout le voisinage. Mais enfin il n'y a qu'une seule habitation dont ni populace ni gens d'Eglise ne peuvent troubler la paix [...].

132. Passeport donné à Rousseau par Emmanuel von Graffenried. Doné au Chateau de Nidau le 24^e 8^b 1765. O.a.s. BVN, MsR 299, ff. 123-124.

Le 10 octobre, le Conseil de Berne donne l'ordre à Emmanuel von Graffenried (seigneur de Worb, bailli de Nidau) de signifier à Rousseau son expulsion de l'Île. Le Bailli s'exécuta à contrecœur en se persuadant qu'un homme vertueux pouvait « supporter cette légère disgrâce ». Mais J.J. demande un délai ; tant il redoute de rentrer dans la société, et sentant sa « fierté naturelle flétrir sous le joug de la nécessité », il va jusqu'à promettre de renoncer à écrire et demande à passer le reste de ses jours « dans une captivité perpétuelle ». Leurs Excellences de Berne restent intractables. Rousseau quitte l'Île le 25 octobre avec le regret de perdre en Graffenried un ami, un « homme juste et généreux ».

Monsieur Jean Jaques Rousseau, passant par le Territoire de LL EE de Berne, pour aller en Allemagne.

133. [WAGNER, Sigmund von.]

L'Île de St Pierre dite l'Île de Rousseau, dans le lac de Bienne. – A Berne : chez G. Lory et C. Rheiner, Peintres, [vers 1815]. Coll. Perrier.

L'auteur de cet opuscule (56 pages), Sigismond Wagner (1758-1835) né à Cerlier, fut secrétaire de l'Hôpital des Bourgeois de Berne dès 1791. A la suite d'un séjour à l'Île de St-Pierre pour des raisons de santé, il entreprit « une description des curiosités historiques » du lieu et fit appel à deux artistes – König (1765-1832) et Lafond (1763-1831) – pour illustrer son ouvrage qui parut en 1795 dans sa version allemande. L'édition française est de vingt ans postérieure et présente une illustration quelque peu différente ; elle comprend une vignette de titre (anonyme), deux cartes – du lac de Bienne et de l'Île – et dix planches : quatre de König, deux de Lafond, une de Lory père et trois anonymes.



133. L'embarquement des lapins [à l'Île de Saint-Pierre], par D. Lafond.

SECTION XV:	Errance et mort
Janvier - mars 1766	Séjour à Londres chez David Hume, puis à Chiswick.
Mars 1766 - mai 1767	A l'invitation de R. Davenport, Rousseau s'établit à Wootton (Derbyshire). Rédaction des premiers livres des <i>Confessions</i> . Rupture avec Hume.
Juin 1767 - juin 1768	J.J. se réfugie à Trie (près Gisors) chez le prince de Conti. Il prend le pseudonyme de Renou.
Août 1768 - avril 1770	Séjour à Bourgoin en Dauphiné, puis dans une ferme à Monquin. Mariage avec Thérèse. Rédaction des <i>Confessions</i> .
Juin 1770 - mai 1778	Rousseau s'installe à Paris, rue Plâtrière, où il reprend son métier de copiste. Rédaction des <i>Dialogues</i> et des <i>Rêveries</i> .
Mai-juillet 1778	S'installe à Ermenonville (près Senlis) chez le marquis de Girardin.
2 juillet 1778	Mort de Rousseau à Ermenonville. Il est enterré dans l'Île des Peupliers.
Octobre 1794	Les restes de Rousseau sont transférés au Panthéon.

134. Les errances de J.J. ; carte de ses déplacements et de ses séjours de juillet 1762 à juillet 1778.

135. Lettre de Jean Jacques de Luze à Rousseau. [Vers le 21 novembre 1765.]
O.a.s. BVN, MsR n.a. 19, ff. 45-46.

Durant son séjour à Strasbourg où il est fêté à satisfaction, Rousseau renonce à se rendre auprès du roi de Prusse sous l'influence de Hume et de ses amis ; il décide de faire route vers Paris, mais il doit prendre des précautions. J.J. de Luze (1728-1779) s'informe dans la capitale de ce qui attend Rousseau et il le rassure dans cette lettre : « Vous n'êtes absolument point gêné par la crainte de passer dans cette ville et de vous y arrêter autant de temps que votre santé l'exigera. » A Paris, Rousseau ira loger par prudence chez le prince de Conti au Temple, qui est hors de la juridiction du Parlement.

136. J.J. Rousseau à Ermenonville. Gravure aquarellée d'après Mayer signée « W. » Tr. c. 137 x 93. Coll. Perrier.



136. J.J. Rousseau à Ermenonville, d'après Mayer.

137. Plan de Ermenonville. Thiébaut de Berneaud direxit; N.L. Rousseau sculp. Tr.c. 187 x 218. Coll. Perrier.

138. Lettre du marquis de Girardin à Du Peyrou. Ermenonville par Senlis 22 juillet 1778. O.a. BVN, MsR 118, ff. 4-10.

Rousseau n'eut guère le temps de jouir de l'hospitalité du marquis de Girardin à Ermenonville (à peine cinq semaines). Le 2 juillet 1778, après une promenade dans le parc, il se plaignit de violents maux de tête ; à peine assis, il s'écroula. Le médecin consulté conclut à une «apoplexie sérieuse» – en fait J.J. est mort au terme d'une suite de crises d'urémie. Le jour même, Girardin avertit Du Peyrou : «M. Rousseau vient de mourir dans nos bras ; il m'a chargé, Monsieur, de réclamer votre amitié [...].» Vingt jours plus tard, le marquis décrit dans cette longue lettre les derniers moments de J.J. qui se serait exclamé :

Voyez comme le ciel est pur... il n'y a pas un seul nuage, ne voyez-vous pas que la porte m'en est ouverte et que Dieu m'attend...

La légende commence avec ces lignes.

139. Les Dernières Paroles de J.J. Rousseau. J. M. Moreau le jeune, del.; H. Guttemberg, sculp. Tr.c. 237 x 336. Coll. Perrier.

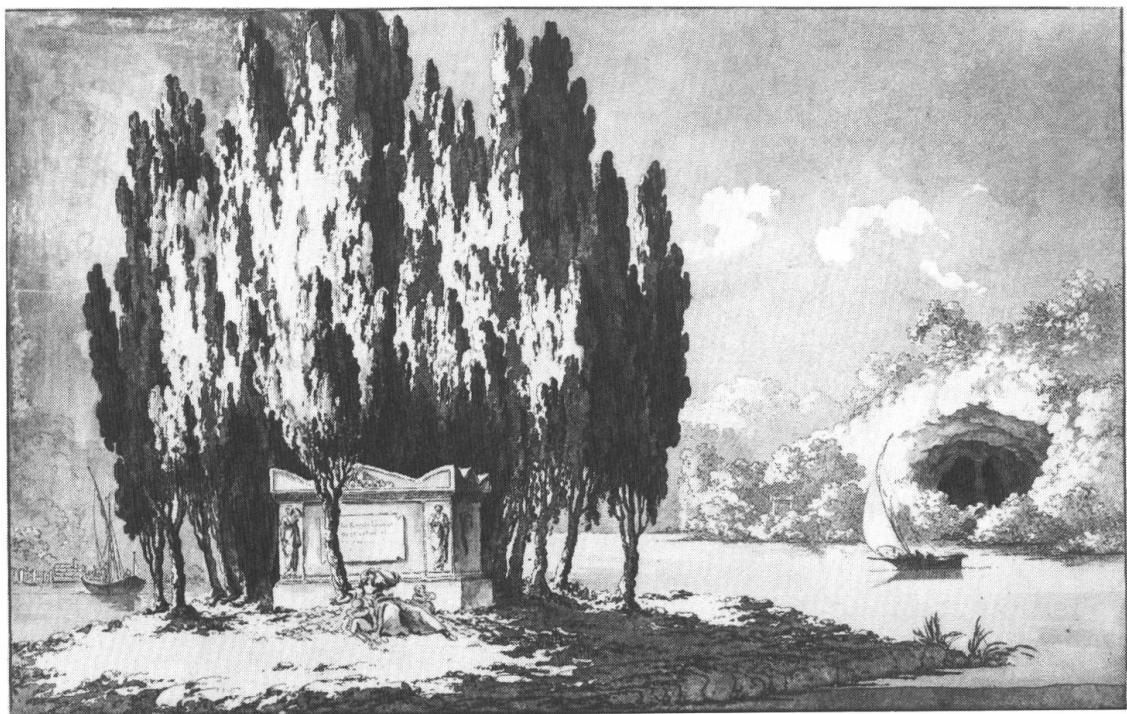
140. [Vue d'Ermenonville. L'Île des Peupliers, le tombeau et la grotte.] Bar et Chatelet fec. Aquatinte tirée en sépia. Tr.c. 209 x 330. Coll. Perrier.

141. [Apothéose de J.J. Rousseau, sa translation au Panthéon.] Abr. Girardet invento ed incise, an 6 de la République. Tr.c. 203 x 253. Coll. Perrier.

Fin 1790, le député de Forcalquier A.-M. Eymar, proposa à l'Assemblée nationale d'annuler le décret de 1762.

Dans sa séance du 14 avril 1794, la Convention décrète la translation des cendres de J.J. au Panthéon : «L'âme de Rousseau ne respirait que pour la liberté, et voilà pourquoi il fut si étranger au milieu de ses contemporains ; il voulut les forcer à se connaître» (Lakanal). Les cérémonies (cortège d'Ermenonville à Paris en passant par Montmorency, discours de Cambacérès) eurent lieu du 9 au 11 octobre.

142. Arrivée de J.J. Rousseau aux Champs Elysées. Dessiné par J.M. Moreau Le Jeune [...]; gravé par C.F. Macret en 1782. Tr.c. 232 x 329. Coll. Perrier.



140. Le tombeau de Rousseau dans l'Île des Peupliers à Ermenonville.

SECTION XVI: *Les Confessions – Intus, et in cuto*

«Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.»

143. Les Confessions de J.J. Rousseau. Contenant le détail des événemens de sa vie, et de ses sentimens secrets dans toutes les situations où il s'est trouvé. C.a. BVN, MsR 17, 182 p.

Inquiet du sort de ses manuscrits, Rousseau avait l'habitude de les recopier en plusieurs exemplaires et de les remettre à différents amis. Il existe trois manuscrits des *Confessions*, l'un à Paris, donné par Thérèse à la Convention, le deuxième à Genève, confié par J.J. aux soins de Moulou, le troisième adressé à Du Peyrou en 1767. Ce dernier est incomplet, puisque la rédaction des *Confessions* s'étend jusqu'en 1770; il ne comprend, outre une importante introduction qui ne figure nulle part ailleurs, que les trois premiers livres et une partie du quatrième. Il s'arrête curieusement juste avant le récit du séjour de J.J. à Neuchâtel en 1730-1731.

Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même. Sa manière d'être intérieure, sa véritable vie n'est connue que de lui; mais en l'écrivant il la déguise; sous le nom de sa vie, il fait son apologie [...]. Je mets Montaigne à la tête de ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. [...] Il est donc sûr que si je remplis bien mes engagements j'aurai fait une chose unique et utile. Et qu'on ne m'objecte pas que n'étant qu'un homme du peuple, je n'ai rien à dire qui mérite l'attention des Lecteurs. Cela peut être vrai des événements de ma vie: mais j'écris moins l'histoire de ces événements en eux-mêmes que celle de l'état de mon âme, à mesure qu'ils sont arrivés.

144. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Collection complete des œuvres / de J.J. Rousseau, Citoyen de Geneve. – A Geneve: [s.n.], 1780-1789. – 33 vol. ; 8°. BVN 1R 6241.

Tome 19: Contenant les IV. premiers Livres des *Confessions...* – 1782.

Tome 20: Contenant les II derniers Livres des *Confessions...*; Les *Rêveries du Promeneur Solitaire*. – 1782.

A la mort de J.J., Du Peyrou et Moulou se devaient, en tant que dépositaires d'une grande partie des manuscrits du Citoyen, de préparer une édition de ses Oeuvres. Après des tractations difficiles avec Thérèse et le marquis de Girardin, ils firent paraître à Genève la première tranche de leur «Collection complète», huit volumes contenant l'*Emile* et *La Nouvelle Héloïse* (été 1780). Les six premiers livres des *Confessions* sortirent de presse en juin-juillet 1782 dans la troisième livraison. Les six derniers livres ne parurent à Genève qu'en 1789 et Du Peyrou en donna une autre édition à Neuchâtel l'année suivante (chez L. Fauche-Borel).

145. [Portrait de Rousseau d'après La Tour, par Augustin de Saint-Aubin (1736-1807).] Crayon original qui a servi de modèle à la gravure due au même artiste. Ovale 115 x 98. Coll. Perrier.



145. Portrait de Rousseau par A. de Saint-Aubin (1736-1807).

SECTION XVII: Les Rêveries du promeneur solitaire

«Pour bien remplir le titre de ce recueil je l'aurais dû commencer il y a soixante ans: car ma vie entière n'a guère été qu'une longue rêverie divisée en chapitres par mes promenades de chaque jour.»

146. Vue de l'Ile de Saint-Pierre. Eau-forte coloriée, par J.-J. Hartmann et J.-B. Stuntz. 280 x 418. Bienné, Musée Schwab (Photographie W. Neeser, Bienné).

147. Les rêveries du Promeneur Solitaire. C.a. BVN, MsR 78, 140 p. Il s'agit du premier cahier contenant les sept premières «Promenades». Un deuxième cahier contient le brouillon des «Promenades» 8-10 (MsR 79).

Dernière œuvre de Rousseau, *Les Rêveries*, ont été écrites de septembre 1776 à avril 1778; elles ne sont connues que par le seul manuscrit de Neuchâtel. Présentées comme «un informe journal de [ses] rêveries», elles sont placées sous le signe de la solitude, de la résignation et de la sérénité avant la mort. *Les Rêveries* comptent dix «Promenades» dont la cinquième évoque le séjour enchanteur de l'Ile de Saint-Pierre et la septième, tout entière consacrée à la botanique, rappelle les herborisations du Val-de-Travers.

148. Cartes à jouer. Notes prises par Rousseau au cours de ses promenades pour *Les Rêveries*. BVN, MsR 49, 27 cartes.

Je ne fais jamais rien qu'à la promenade, la campagne est mon cabinet; l'aspect d'une table, du papier et des livres me donne de l'ennui, l'appareil du travail me décourage, si je m'asseye pour écrire je ne trouve rien et la nécessité d'avoir de l'esprit me l'ôte. Je jette mes pensées éparques et sans suite sur des chiffons de papier, je couds ensuite tout cela tant bien que mal et c'est ainsi que je fais un livre. (*Mon Portrait*.)

Rêverie.

d'où j'ai conclu que cet état m'était agréable plutôt comme une suspension des peines de la vie que comme une jouissance positive. (17^e carte.)

SECTION XVIII: Rousseau et la musique

«Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique mais seulement pour celle qui parle à son cœur; c'est pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, surtout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'aussi appropriée à lui que la sienne. [...] Il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentiments douloureux affligen son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent.» (2^e Dialogue.)

149. Projet. Concernant de nouveaux signes pour la Musique [Mémoire de M^r Rousseau ou plan général du système qu'il doit présenter à l'Académie, sur de nouveaux signes pour la Musique.] C.a. [?]. BVN, MsR 57, 8 ff.

Ce qu'il y a d'étonnant est qu'un art pour lequel j'étais né m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, et avec des succès si lents qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement à livre ouvert. (*Les Confessions*, V.)

Pour parer à la difficulté du déchiffrage, Rousseau inventa un système de notation musicale dont le plus grand avantage était de supprimer les transpositions et les clés, «en sorte que le même morceau se trouvait noté et transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air» (D. Paquette). Le 22 août 1742, il présenta son projet à l'Académie des sciences. Devant les objections de Rameau en particulier, il refondit son Mémoire en une brochure intitulée *Dissertation sur la musique moderne* (1743).

150. Examen de deux principes avancés par M. Rameau dans sa brochure intitulée *Erreurs sur la Musique dans l'Encyclopédie*. C.a. et brouillon. BVN, MsR 58, 12 ff.

Je jetai cet écrit sur le papier en 1755 lorsque parut la brochure de M. Rameau, et après avoir déclaré publiquement sur la grande querelle que j'avais eu à soutenir que je ne répondrais plus à mes adversaires. Content même d'avoir fait note de mes observations sur l'écrit de M. Rameau je ne les publiai point; et je ne les joins maintenant ici que parce qu'elles servent à l'éclaircissement de quelques articles de mon dictionnaire où la forme de l'ouvrage ne me permettait pas d'entrer dans de plus longues discussions.

151. Extrait d'une Réponse du petit faiseur à son prête-nom sur un morceau de l'Orphée de Gluck. C.a. BVN, MsR 62, 4 ff.

Avant même son arrivée à Paris, le chevalier Gluck (1714-1787) reconnaissait à Rousseau «la sublimité de ses connaissances et la sûreté de son goût». De son côté, J.J. fut très vite enthousiasmé par les opéras du chevalier. A la suite des premières représentations d'*Iphigénie en Aulide* (avril 1774), il écrivit au compositeur allemand: «Vous avez réalisé ce que j'ai cru impossible jusqu'aujourd'hui.» Un témoin raconte par ailleurs que Rousseau ne manqua pas une représentation d'*Orphée et*

Eurydice. Le présent manuscrit, l'un des derniers essais théoriques de Rousseau (1774), veut montrer combien « ce grand musicien a su tirer dans toute leur force les deux effets les plus contraires, savoir, la ravissante douceur du chant d'Orphée, et le *stridor* déchirant du cri des furies ».

152. ROUSSEAU, Jean Jacques.

Les Consolations des misères de ma vie, ou Recueil d'airs, romances et duos / par J.J. Rousseau. – A Paris: Chez De Roullede de la Chevardiere: Esprit, Libraire, 1781. – 2°. BVN 5R 1716.

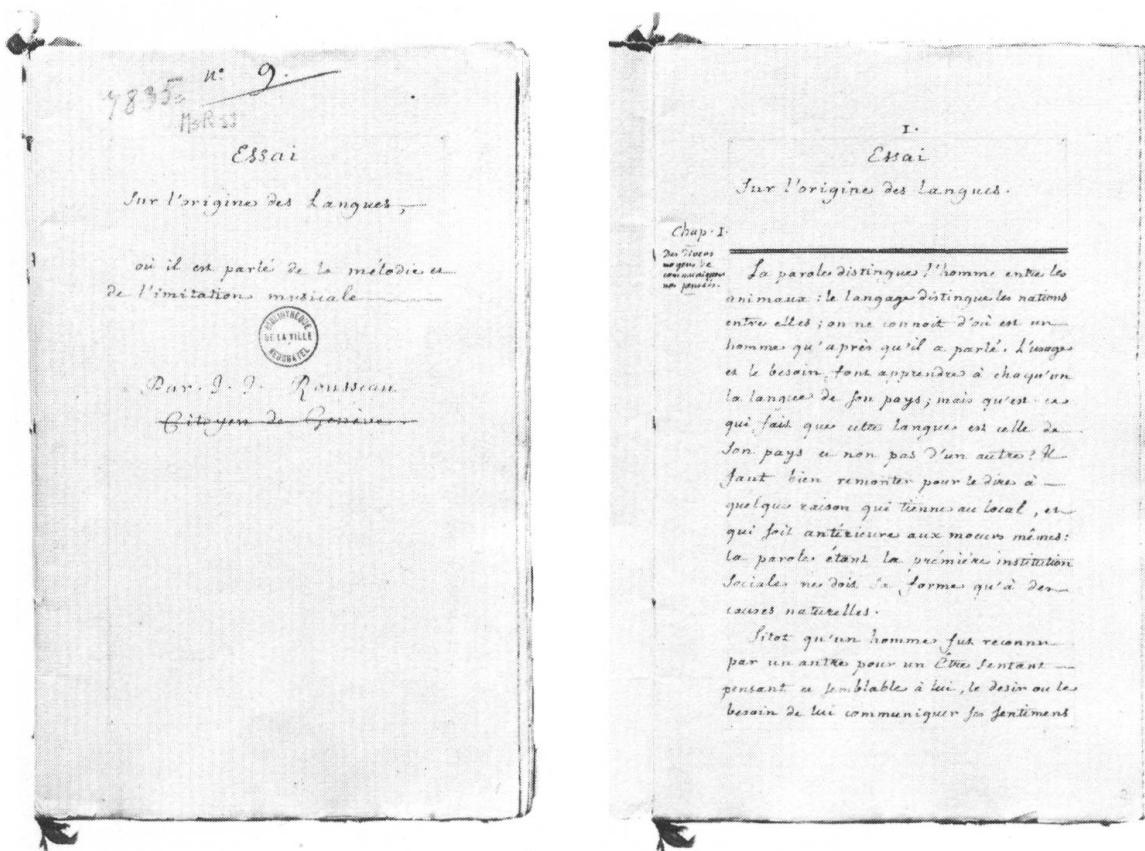
Page de titre. C. Benazech delin. et sculp. 1781. Pl. de c. 360 x 263. Coll. Perrier.

SECTION XIX: Oeuvres diverses

153. Essai sur l'origine des Langues, où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale. Par J.J. Rousseau / Citoyen de Genève [biffé]. / C.a. 117 p. BVN, MsR 11.

De l'aveu même de J.J., l'*Essai sur l'origine des langues* constituait primitivement un fragment du *Discours sur l'inégalité*, mais le texte a été retravaillé jusqu'en 1763. Notons que sur le ms., Rousseau biffé «Citoyen de Genève» après avoir renoncé à sa bourgeoisie (mai 1763).

L'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes [...]. D'où peut venir cette origine? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à s'unir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix.



153. Rousseau, copie autographe de l'*Essai sur l'origine des langues*.

154. Considerations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée. C.a. avec corrections, 86 p. + 2 p. BVN, MsR 13.

Rédigées d'octobre 1770 à juin 1771 à la demande du comte Wielhorski, les *Considérations* constituent, selon l'expression de J. Fabre, un véritable « roman de l'énergie nationale ».

C'est l'éducation qui doit donner aux âmes la force nationale, et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts, qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité [...].

L'éducation nationale n'appartient qu'aux hommes libres; il n'y a qu'eux qui aient une existence commune et qui soient vraiment liés par la Loi. [...]

Vous ne serez jamais libres tant qu'il restera un seul soldat Russe en Pologne, et vous serez toujours menacés de cesser de l'être tant que la Russie se mêlera de vos affaires.

155. Jean Jac. Rousseau Né à Genève en 1708 [sic]. Dessiné par Vécharigi; gravé par Gaucher 1763. Tr.c. 182 x 125. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

SECTION XX: Nouvelles acquisitions

Le fonds des manuscrits Rousseau n'intéressa guère les Neuchâtelois du XIX^e siècle. On avait bien catalogué vers 1860 les liasses de documents, mais il fallut attendre les importants dons des familles Petitpierre et de Pury (1907-1908) pour que le directeur de la bibliothèque, Ch. Robert, aidé de l'érudit genevois Th. Dufour, mît de l'ordre dans cette masse de documents (1912-1918). Plus tard le mérite revint à M^{lle} Claire Rosselet de s'attacher pendant de nombreuses années à inventorier avec précision le fonds Rousseau. C'est d'ailleurs à l'initiative de M^{lle} Rosselet que vit le jour en 1956 l'Association des amis de J.J. Rousseau dont le but premier est d'enrichir la collection des manuscrits Rousseau. A ce jour, l'Association a donné à la Bibliothèque de Neuchâtel, outre de nombreux documents adressés à J.J., plus de cent lettres de Rousseau.

156. J.J. Rousseau, en pied, s'appuyant sur une canne. Copie d'une statuette due à François Marie Suzanne. Hauteur: 365. BVN.

